



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES
POSTHUMES
DE M. J. CHÉNIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

REVUES, CORRIGÉES, ET AUGMENTÉES DE BEAUCOUP DE MORCEAUX INÉDITS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR CHÉNIER

PAR M. DAUNOU, MEMBRE DE L'INSTITUT;

ET ORNÉES

DU PORTRAIT DE L'AUTEUR D'APRÈS M. HORACE VERNET.

TOME I.



PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 14.

MDCCCXXIV.



NOTICE

SUR

M.-J. CHÉNIER,

PAR M. DAUNOU, DE L'INSTITUT.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER naquit, le 28 août 1764, à Constantinople, où son père était consul général. Transporté en France dès l'âge le plus tendre, il reçut à Paris une éducation si précoce et si rapide qu'aussitôt qu'elle fut terminée il sentit le besoin d'étudier tout ce qu'on venait de lui apprendre. Mais la nature l'avait doué d'une raison forte, d'une vive et brillante imagination, d'une mémoire immense; et il avait puisé au sein de sa famille, beaucoup plus que dans les écoles, le goût de toutes les connaissances utiles. Ses parens entretenaient avec un grand nombre d'artistes et de littérateurs distingués des relations qui, depuis 1770 jusqu'en 1780, contribuèrent à développer ses talens, secondèrent les progrès qu'il faisait déjà, et préparèrent surtout ceux qu'il devait faire. Sa mère, née en Grèce et digne d'une telle patrie, est connue par quelques lettres insérées dans le Voyage littéraire de Guys; et son père, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions diplomatiques, a publié deux ouvrages, l'un sur l'histoire des Maures, l'autre sur les révolutions de l'empire ottoman.

En 1781, M.-J. Chénier embrassa la profession militaire, qui, depuis le milieu du dix-huitième siècle, était devenue compatible avec celle des lettres. Officier dans un régiment de dragons, alors en garnison à Niort, il a passé dans cette ville deux années, durant lesquelles il a recommencé toutes ses étu-

des. N'ayant plus de professeurs, il fit en peu de temps des progrès solides ; mais il était trop avide d'instruction et de gloire pour se tenir long-temps si loin du centre des lumières et du théâtre des succès. Il fallut donc quitter le service, revenir à Paris, et se mettre en état de débiter le plus tôt possible dans un des principaux genres de littérature.

Depuis son adolescence il n'avait cessé d'ébaucher des scènes théâtrales, d'imaginer des canevas dramatiques, et de s'exercer à les remplir. Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, il rougissait d'être encore inconnu ; et, le 4 novembre 1786, il fit représenter à Fontainebleau une tragédie qui, jouée à Paris le 6 du même mois, fut imprimée peu de temps après : elle se nommait *Azémire*. Il n'a pas daigné la faire entrer, en 1801, dans le recueil de ses pièces de théâtre ; il ne parlait plus d'*Azémire* qu'avec cette gaieté satirique qui, dans les dernières années de sa vie, était devenue l'un de ses talens. Nous oserons être moins sévères : quoique cet essai ne fût pas heureux, déjà quelques traits éloquens de l'un des principaux rôles, quelques mouvemens, quelques beaux vers annonçaient un poète tragique. Les premiers efforts d'un talent qui s'est perfectionné peuvent mériter qu'on les observe : en lisant cette pièce à la tête du Théâtre de Chénier, les jeunes auteurs dramatiques apprennent au moins à ne pas se décourager.

Trois années de silence et d'études suivirent une si faible tentative ; et l'on ne se souvenait plus du tout d'*Azémire*, quand *Charles IX* parut, le 4 novembre 1789 : l'éclatant succès de cette tragédie fut considéré comme le début de Chénier. Il nous serait difficile de dire combien de fois elle a été représentée, reprise, imprimée, traduite ; mais, tandis qu'elle obtenait partout tant de renommée, elle subissait l'inexorable censure de son propre auteur, qui, jusqu'en 1801, n'a cessé de la retoucher. Il aimait passionnément la gloire, mais la gloire durable ; et il sut de bonne heure de quels longs travaux elle est le prix.

Après cette tragédie mémorable, dont le principal ressort est

la terreur, et dont l'énergie est le plus sensible caractère, Chénier donna, en 1791, deux tragédies qu'on peut compter au nombre des plus pathétiques qui soient au théâtre : *Henri VIII* et la *Mort de Calas*. Cette dernière même est un spectacle si déchirant que l'auteur a fini par reconnaître qu'il avait passé le but ; c'est un monument précieux de son talent plutôt qu'une heureuse production de son art. Plusieurs vers de ce drame sont restés dans la mémoire des hommes de goût : ceux surtout qui offrent une peinture si fidèle des funestes effets de l'édit de 1685. Mais le pathétique est si profond et si vrai dans *Henri VIII* qu'il suffirait à remplacer les autres genres d'intérêt qui pourraient manquer à cette tragédie. Quand on la veut critiquer, il faut commencer par essayer ses larmes, veiller sans cesse à les retenir, et résister non moins courageusement aux impressions qui résultent des mouvemens et de la beauté du style. Elle a été aussi à diverses reprises retouchée par le poète, qui semblait avoir une sorte de prédilection pour elle. Il en a donné, en 1805, une dernière édition, la seule qui contienne toutes les corrections qu'il a faites à ce poème.

Caius Gracchus, mis au théâtre en 1792, continuait d'être représenté en 1794. En vain l'auteur avait dignement exprimé les grandes pensées et les sentimens énergiques des Romains ; en vain il avait souvent reproduit les traits et les mouvemens de leur éloquence républicaine ; on ne lui pardonna point d'avoir osé emprunter leur voix pour demander des lois et non du sang, au moment même où le sang ruisselait en France sur les ruines de toutes les institutions sociales. La tyrannie répondit : *Du sang et non des lois*, proscrivit la pièce, et résolut la proscription du poète.

Il avait mérité cette honorable haine par plusieurs autres actions généreuses, et principalement par sa tragédie de *Fénélon*, représentée au mois de février 1793. La morale auguste et véritablement religieuse qui règne dans cet ouvrage était une sorte de protestation solennelle contre les crimes publics dont le cours avait commencé. « J'ai cru, disait-il, qu'en nos jours

« mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens pré-
 « chent impunément le brigandage et l'assassinat, il était plus
 « que temps de faire entendre au théâtre cette voix de l'hu-
 « manité qui retentit toujours dans le cœur des hommes ras-
 « semblés. » La pièce obtint un brillant succès, et demeura sans
 influence : l'auteur, qui avait aspiré à se rendre utile, ne
 réussit qu'à devenir plus célèbre : il ne recueillit que de la
 gloire. Il y a sans doute plus de grandeur dans *Charles IX*,
 plus de pathétique dans *Henri VIII* ; mais l'éclat plus doux
 qui brille dans *Fénélon* est peut-être aussi plus pur : c'est
 l'ouvrage d'un homme de bien, habile dans l'art dramatique,
 supérieur dans l'art des vers. Après beaucoup de corrections
 successives, cette tragédie a été réimprimée avec une préface
 nouvelle en 1802.

Il fit encore, en 1793, représenter à l'Opéra un divertisse-
 ment en un acte, intitulé le *Camp de Grand-Pré*, mis en mu-
 sique par Gossec. Il suffit que cette production soit d'un
 genre dans lequel l'auteur s'est peu exercé pour qu'on aime
 à la retrouver dans la collection de ses œuvres dramatiques.
 Elle peut contribuer à faire apprécier la flexibilité de son ta-
 lent ; et l'on est d'ailleurs assez équitable aujourd'hui pour ne
 considérer dans les événemens et les circonstances qu'elle
 rappelle que l'héroïsme des armées françaises.

A l'égard de *Timoléon*, tragédie en trois actes avec des
 chœurs, Chénier n'y trouvait ni assez de mouvemens drama-
 tiques, ni même un style assez animé. Composée en 1794, peu
 de mois avant le 9 thermidor, elle n'était destinée qu'à inspirer
 l'horreur des forfaits de ces temps affreux :

La tyrannie altière et de meurtres avide,
 D'un masque révérend couvrant son front livide,
 Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
 Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté...
 Il est temps d'abjurer ces coupables maximes ;
 Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.

Mais la tyrannie décemvirale, qui ne pouvait manquer de se

reconnaître à ce portrait, fit rechercher, saisir, brûler tous les manuscrits de ce poëme : une seule copie, échappée à cette recherche, et conservée par madame Vestris, servit, en 1795, à publier la pièce telle qu'on l'a depuis réimprimée plusieurs fois.

Cyrus n'a eu qu'une seule représentation : c'était à la fin de 1804, peu de jours après une cérémonie fameuse. On crut apercevoir quelques rapports entre le couronnement de Cyrus et la bénédiction pontificale qui venait de consacrer une usurpation funeste. Il se pouvait bien qu'en effet Chénier eût conçu l'idée d'adresser des leçons sévères au plus impérieux des despotes, de lui retracer les devoirs de cette puissance suprême qu'il osait envahir, et de réclamer solennellement pour la liberté publique les garanties dont il l'avait déjà frustrée. Ce qui est sûr, c'est que le tyran se tint pour offensé ; qu'il employa contre le succès de cette pièce les ressorts et les agens de son pouvoir ; et que cette fois il fut secondé par ses propres ennemis autant que par ses flatteurs. On croyait lui refuser à lui-même les applaudissemens qu'on n'accordait point à *Cyrus* ; et, sans examiner si les reproches qu'on faisait au poète étaient mal ou bien fondés, il suffisait qu'ils parussent tenir lieu de ceux qu'on n'osait point adresser au pontife. Les lecteurs ont pu, bien mieux que les spectateurs, juger des intentions, du plan et du style de cette tragédie : elle a été imprimée pour la première fois en 1818, ainsi que toutes celles dont il nous reste à parler.

L'une, intitulée *Philippe II* (ou Don Carlos), est reçue, depuis plus de vingt ans, au théâtre Français : nous n'avons pas besoin d'expliquer les causes qui en ont empêché la représentation. Il n'a plus été permis, sous le régime impérial, de mettre sur la scène aucun des ouvrages de Chénier ; et cette prohibition est du nombre de celles qui se sont maintenues comme d'elles-mêmes, depuis 1814. L'auteur, dans les dernières années de sa vie, ne travaillait plus que pour la postérité ; son *Tibère* n'a pas même été présenté aux comédiens :

sur le seul titre, l'ouvrage était déjà dénoncé comme le portrait d'un autre tyran. On peut le considérer comme une suite du *Germanicus* de M. Arnault : c'est presque le même sujet traité sous deux aspects divers par deux auteurs que rapprochent à la fois leurs talens, leurs malheurs, la noble franchise de leurs caractères, et l'honorable amitié qui les unissait. Mais, indépendamment de toute circonstance, le *Tibère* de Chénier tient, aux yeux des meilleurs juges ¹, un rang éminent parmi les chefs-d'œuvre dramatiques.

Les lecteurs éclairés ont distingué aussi dans son théâtre une comédie en vers, intitulée *Nathan-le-Sage* ; sujet traité fort au long par Lessing, et que Chénier a réduit en trois actes, en y répandant beaucoup de grâce et de gaîté. Il a puisé, dans quelques scènes des deux derniers actes du *Jules-César* de Shakespeare l'idée de sa tragédie de *Brutus et Cassius*. C'est un ouvrage de sa jeunesse, qu'il a remis plusieurs fois sur le métier, et qu'il se promettait de perfectionner un jour. On n'a pu recouvrer que des fragmens de deux comédies, dont l'une est imitée de Shéridan ², et l'autre une nouvelle esquisse d'un sujet sur lequel Voltaire s'était essayé ³. Mais le théâtre posthume de Chénier renferme des imitations de l'*OEdipe-Roi*, de l'*OEdipe à Colone* ⁴, et d'une partie de

1. Voyez l'analyse du théâtre de Chénier, par M. Lemercier, tome I des Œuvres anciennes, présente édition.

2. *L'École du scandale*.

3. *Le Dépositaire*, comédie de société.

4. « La tragédie d'*OEdipe mourant* n'est point une traduction de la « pièce de Sophocle, mais une pièce sur le même sujet, où j'ai tâché de « rassembler, autant qu'il m'a été possible, toutes les beautés de l'*OEdipe* « à *Colone*, et de ne point le déshonorer par une intrigue oiseuse ou « mesquine. J'ai retranché ce qui m'a semblé ne pouvoir convenir au théâtre « français; mais, dans ce que j'ai ajouté, mon unique dessein a été d'i- « miter la manière dont ces Grecs pensaient, et exprimaient leurs pen- « sées. Aucune nation ne les a égalés dans le style noble et simple, qui

l'Électre de Sophocle. Il se proposait de reproduire ainsi tout ce qui nous reste de ce tragique grec, qu'il préférait à tous les autres poètes dramatiques de l'antiquité. L'un de ses plus ardents désirs était de voir un jour les talens de nos plus grands acteurs et de nos plus habiles musiciens concourir à représenter les poèmes de Sophocle sur le plus vaste de nos théâtres. Selon lui, ces spectacles pouvaient seuls nous donner quelque idée de ceux de la Grèce, nous en dévoiler tous les charmes, nous en faire sentir tout le prix. C'était dans les tragédies grecques qu'il avait puisé de bonne heure le système qui a présidé à toutes ses compositions dramatiques, et qui en a déterminé l'extrême simplicité. Il a toujours pensé que l'intérêt devait naître, non de la complication romanesque des incidens, mais de la nature même du sujet; non de l'incertitude du dénouement, mais du caractère pathétique ou terrible des situations; que l'art consistait à représenter les personnages, c'est-à-dire à les animer, à exprimer leurs pensées, leurs passions, leurs vertus, leurs vices; qu'en un mot il s'agissait bien moins d'exciter la curiosité du spectateur, et de le tenir en suspens que de l'émouvoir, de le charmer, de l'attendrir. Il ne nous appartient pas d'examiner si ce système est le plus vrai; il est du moins le plus sévère: mais il se peut que Chénier l'ait quelquefois poussé trop loin. L'expérience la plus hardie et la plus heureuse qu'il en ait faite, c'est dans ce cinquième acte de *Fénélon*, qui intéresse si vivement les spectateurs, quoiqu'il n'ait rien à leur apprendre. En admirant les traits de génie qui éclatent dans les monstrueuses productions de Shakespeare, Chénier ne concevait pas qu'on pût mettre sérieusement en parallèle avec le théâtre classique des Grecs et des Français un prétendu genre romantique, ignoble symp-

« n'est point le style prosaïque, mais bien le style de la plus belle poésie, « puisqu'il consiste à peindre toujours par l'expression et par les sons, « sans jamais rien affecter. » (*Note de CHÉNIER, trouvée parmi ses manuscrits inédits.*)

tôme de la décrépitude de l'art théâtral, quand il n'en est plus le premier essai. Il lui semblait impossible que l'esprit humain rétrogradât en effet de Racine à Schiller, à moins qu'on ne s'avisât aussi de renoncer à la philosophie de Locke pour celle de Kant, et de se replonger, après deux siècles de progrès et de lumières, dans les plus épaisses ténèbres du moyen âge. Il espérait que les Français, au moins, seraient long-temps préservés de ces travers par le sentiment de la gloire éminente de leur littérature nationale, et par l'instruction saine et pure que leurs grands écrivains ont répandue.

Chénier, outre son théâtre, a laissé des poésies diverses, dont le public possède déjà deux principaux recueils : l'un, imprimé en 1797¹, composé seulement de poésies lyriques, et divisé en trois livres, savoir : les odes, les hymnes et les chants imités d'Ossian ; l'autre, beaucoup plus riche, publié en 1818², et contenant le premier livre de la *Bataviade*, le chant premier d'un poème sur les Principes des arts, un *Essai* sur la satire, des discours en vers, des épîtres, des ~~éloges~~ éloges, des contes, des dialogues, des épigrammes, une traduction en vers de l'Art poétique d'Horace, et quelques autres poésies diverses. On s'est abstenu d'insérer dans ce second recueil certaines pièces satiriques qui avaient été imprimées à part depuis 1796 jusqu'en 1805, et qui ont besoin de devenir plus anciennes, pour ne réveiller aucune discorde, et ne perpétuer que les traditions du bon goût. En rappelant ici ces satires de Chénier, nous ne prétendons point assurément les déclarer impartiales. Dans la chaleur ou même dans le tumulte des querelles politiques et littéraires, comment aurait-il toujours évité les écueils d'un pareil genre ? Trop souvent victime, il n'a pu se garantir assez d'être injuste ; et c'est là le plus grand tort que lui aient fait ses ennemis. Entraîné par l'essor de son talent bien plus que par des affections malveillantes, il eut le mal-

1. A Paris, chez P. Didot, in-18.

2. A Paris, chez Maradan, in-8^o.

heur d'apprécier sans équité quelques hommes de lettres auxquels il a rendu depuis toute son estime. L'une de ses plus chères habitudes, durant les dernières années de sa vie, était de saisir et de chercher toutes les occasions de réparer ses propres torts, toutes les fois qu'il pouvait le faire avec une parfaite liberté. Il se montrait disposé à toutes les réconciliations qu'on ne lui rendait pas impossibles. Du reste, nous songerions en vain à dissimuler l'énergie, la gaîté, le talent qui règnent dans toutes ses satires. Les traits en sont naturellement si vifs et si purs, ils tiennent à des idées générales si justes et si précises que bien souvent ils n'auraient besoin d'être appliqués à aucun nom propre, et gagneraient, au contraire, à s'en débarrasser.

Fort peu de poèmes, depuis 1800, ont été plus glorieusement accueillis que l'Épître de Chénier à Voltaire. Il est vrai que Bonaparte prit soin d'avertir avec fracas le public de l'attention dont elle était digne : sans perdre un instant, il frappa l'auteur d'un décret de destitution, et le fit, durant quinze jours, accabler d'invectives dans les feuilles et feuillets périodiques. Mais cet éclat inusité de la colère impériale n'était nullement nécessaire au succès d'un poème aussi distingué par la richesse des pensées que par le charme de l'expression, et qui n'est pas moins admiré, moins reconnu pour l'une des plus belles productions poétiques du dix-neuvième siècle, depuis qu'on ne se souvient plus de ces bruyans hommages que la tyrannie s'est empressée de lui rendre. Il a reparu dans le recueil de 1818, où l'on a omis, nous ne savons par quelle fatalité, un discours en vers qui aurait pu y disputer le premier rang à cette épître, et qui roule sur la question de savoir *si l'erreur est utile aux hommes*. M. Beuchot a réparé cette omission en insérant ce discours dans le tome XXIII de l'une des nouvelles éditions de Voltaire¹, ainsi que Voltaire lui-même avait donné place dans son Dictionnaire philosophi-

1. A Paris, chez la veuve Perroneau, 1818; in-12.

que au discours de Rulhière sur les Disputes. Nous croyons qu'en effet Voltaire eût dit de ces vers de Chénier encore plus que de ceux de Rulhière : « Voilà des vers comme on en faisait « dans le bon temps. »

La Hollande affranchie du joug espagnol était le sujet d'un poème épique en dix livres, qui, entrepris en 1806, n'aurait pu être achevé qu'en 1815, et qui demeurait interrompu toutes les fois que le poète, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour, perdait l'espoir d'atteindre à ce terme. Il se promettait de finir au moins un poème didactique, qui ne devait avoir que quatre chants, mais dont il n'a pu terminer que le premier. Il osait y traiter de la théorie générale des beaux arts, des principes qui leur sont communs à tous, des formes et des méthodes qui doivent demeurer propres à chacun d'eux. Il avait déjà publié un discours en vers sur les poèmes descriptifs; et il se proposait d'examiner si la raison et le bon goût admettent un genre romantique.

C'est, comme on voit, un recueil très-riche et très-varié que celui des poésies diverses de Chénier : il s'en faut pourtant que nous indiquions ici tous les morceaux qui le composent, ni tous ceux qui resteraient à y joindre. Les amis des lettres et de la liberté y ont distingué l'élégie intitulée la Promenade, composée en 1805 : peinture fidèle et touchante des sentimens politiques de l'auteur, de son patriotisme inaltérable, et de l'horreur que lui inspirait la tyrannie sous laquelle gémissait alors la France.

Ses écrits en prose peuvent se diviser en trois parties dont la première est comprise, sauf les morceaux que l'on n'a pu recouvrer, dans un volume publié en 1818, sous le titre de *Fragments de littérature*¹. On y retrouve un discours, imprimé en 1801, sur les progrès des connaissances en Europe, et de l'enseignement public en France. Quoique ce discours ait

1. A Paris, chez Maradan; in-8°.

été prononcé à une distribution de prix, ce n'est ni une harangue de collègue, ni un tissu de vaines formules, de complimens académiques et d'exhortations banales : c'est un éloquent morceau d'histoire littéraire, et véritablement un modèle de l'art d'instruire, qui n'est au fond que celui d'agrandir l'esprit des élèves, de l'enrichir d'idées précises, mûres et profondes. Mais l'histoire des lettres avait tant d'attraits pour Chénier que depuis il en voulut faire l'objet d'un travail beaucoup plus étendu. Les discours qu'il a lus à l'Athénée de Paris contenaient la première partie d'un Tableau historique de la littérature française : il y traçait l'histoire de la langue et des divers genres de poésie et de prose depuis le onzième siècle jusqu'à l'avènement de François I^{er}. Le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle devaient fournir la matière des trois autres parties. Une excellente introduction expose le plan de tout l'ouvrage, et en indique même les principaux résultats. Les leçons qui concernent les fabliaux et les anciens romans français sont les seules qui aient été imprimées en entier. Celles qui avaient pour objet les chroniques, les histoires, les poèmes, les mystères, et les autres productions dramatiques antérieures à l'année 1515, ne sont point assez complètes dans les copies qu'il a été jusqu'ici possible d'en recouvrer. Toutes ces leçons étaient d'un grand intérêt, malgré quelques inexactitudes ou même quelques erreurs que Chénier n'avait pas eu le temps d'éviter. Il se proposait de vérifier plus à loisir certains détails obscurs et d'une faible importance, auxquels il n'avait guère pu donner que l'attention qu'ils méritent. Il s'était du moins assuré, par beaucoup de lectures et de recherches, de la vérité des résultats essentiels. Nous oserons dire qu'il les a mieux saisis, et surtout mieux présentés que n'ont fait jusqu'à présent ceux qui ont attaché un prix extrême à des particularités aussi indifférentes que problématiques. L'érudition est sans contredit indispensable dans ces matières; mais elles réclament encore plus, pour être utilement traitées, les lumières de la philosophie, les graces de l'esprit et du style. Ce qu'il faut

regretter, c'est que Chénier n'ait achevé que la partie la moins attrayante de son ouvrage, et que la littérature française, proprement dite, attende encore un historien, quand la littérature italienne en a trouvé un, et le meilleur qu'elle ait jamais eu, dans un écrivain français ¹. Aux discours ou leçons que nous venons de rappeler, on a joint des articles de littérature insérés par Chénier dans quelques journaux, spécialement dans le *Mercure*, dont il était, en 1809 et 1810, l'un des rédacteurs, et une traduction du *Dialogue sur les orateurs* attribué à Tacite ou à Quintilien. Il a traduit d'autres morceaux de Tacite; et ce travail est resté manuscrit; mais on a imprimé en Belgique et ailleurs sa version française de la *poétique* d'Aristote. Tels sont ceux de ses écrits en prose que nous comprenons sous une première classe.

La seconde consiste dans le volume imprimé sous le titre de *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*: ouvrage déjà classique, qui, depuis la fin de 1816, a eu quatre éditions, outre celle que l'Institut en avait fait faire en 1815. Ce volume est malheureusement resté incomplet: on n'y trouve ni le chapitre qui devait concerner le genre oratoire, ni celui qui aurait été consacré à l'examen des livres d'histoire littéraire; on désirerait aussi les dernières pages du chapitre qui traite de l'histoire civile: mais ceux qui ont pour objets la grammaire, la logique, les sciences morales et politiques, la théorie de l'art d'écrire et les romans sont achevés, aussi-bien que ceux qui concernent les principaux genres poétiques. Avant la publication de cet ouvrage, l'opinion publique, il faut l'avouer, n'avait point encore décerné à Chénier la place éminente qu'il méritait parmi les prosateurs de ces derniers temps: on ne connaissait toute l'étendue ni de

1. *Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené. Paris, chez M. Michaud, 1819, 9 vol. in-8°. — *Ibid.*, 2^e édition, 1824, 9 vol. in-8°.

son talent, ni de ses lumières, ni de son impartialité; on ne savait pas quel empire sa raison et sa conscience exerçaient sur ses préventions et sur ses ressentimens; on ignorait qu'habile autrefois dans l'art de la satire il avait fini par l'être bien plus dans l'art de louer : véritable et rare progrès du talent littéraire autant que de la bonté morale. Ce Tableau, où sont si bien appréciées les productions les plus récentes de notre littérature, a pour appendice un rapport auquel avaient donné lieu les discussions sur les prix décennaux, ouvertes au sein de l'Institut. C'est le dernier écrit de Chénier : il l'a tracé d'une main mourante avec toute la vigueur et toute la grace de son talent. Cette fois les applaudissemens furent unanimes, et l'on parut sentir enfin quel littérateur, quel écrivain l'on était sur le point de perdre : l'auteur fut presque aussi loué que s'il eût déjà cessé de vivre. Il est certain qu'en réclamant pour l'un de ses anciens ennemis le prix de littérature didactique il a réellement enseigné à le mériter, et que personne encore n'avait mieux apprécié ce qu'il y a d'excellent et d'imparfait, de trop court et de trop long dans les dix-neuf tomes du Lycée de La Harpe.

Divers autres écrits en prose, que nous n'avons pas encore indiqués, composeraient une troisième et dernière classe. Nous voulons parler, non des préfaces et des notes qu'il a jointes à ses poèmes, principalement à ses tragédies, mais bien des discours qu'il a prononcés dans plusieurs assemblées politiques, et qui, presque tous encore, appartiennent à la littérature, par leur matière même autant que par leurs formes. En effet, ils concernent la propriété des productions littéraires, les récompenses dues aux savans, aux artistes, aux écrivains; la conservation des monumens, des livres et des objets d'arts; l'instruction publique en général, et certaines institutions particulières, spécialement le Conservatoire de Musique, dont Chénier a proposé, obtenu et déterminé l'organisation.

Voilà quels ont été ses ouvrages en prose et en vers depuis

1786 jusqu'à la fin de 1810, c'est-à-dire durant vingt-quatre années, entre lesquelles il en faut compter dix de fonctions politiques et dix de maladies.

Il a été, sans interruption, membre de toutes les législatures qui se sont succédé depuis 1792 jusqu'au mois de mars 1802. Quoiqu'il ait beaucoup écrit en vers et en prose dans le cours de ces dix années, il est indubitable que, s'il avait pu les consacrer aux lettres sans partage et sans distraction, le recueil de ses œuvres serait aujourd'hui beaucoup plus riche. Cependant, comme nous venons de le dire, c'était encore de littérature et d'instruction publique qu'il s'occupait le plus ordinairement dans l'exercice de ses fonctions législatives, et il s'est, à certaines époques, presque borné à ce seul genre d'activité et d'influence. Quand il sortait de cette sphère, c'était presque toujours, depuis 1794, pour contribuer au retour de l'équité, pour s'opposer aux résolutions tyranniques, aux mesures arbitraires, pour rétablir l'ordre et le règne des lois. Sa voix éloquente a rappelé au sein de la Convention M. Lanjuinais et les autres proscrits de 1793, et au sein de la France, M. de Talleyrand.

Il est bien aisé, après de violens orages, de censurer les hommes publics qui, jetés au milieu des troubles, ne les ont pas maîtrisés. Mais l'exagération des reproches qu'on leur adresse prouve seulement qu'en leur place on en aurait soi-même mérité de bien plus graves; car c'était précisément cette partialité, cette rigueur extrême, cet impatient besoin de condamner, qui, dans ces temps déplorables, disposait, entraînaît presque invinciblement aux erreurs, aux fautes, aux injustices. Il est une opinion, un vote de Chénier que nous n'entendons excuser en aucune manière; à l'égard des autres, nous désirerions que ses censeurs voulussent bien prendre une connaissance un peu exacte des faits et des époques dont ils parlent: ils sauraient que plusieurs missions lui ont été proposées en 1793; que, pour les avoir toutes refu-

sées, il fut exclu du comité d'instruction publique ¹; que, menacé d'une proscription plus sérieuse, et forcé de prendre la parole sur les honneurs qui avaient été décernés, en 1791, à la mémoire de Mirabeau, il osa rendre hommage aux talens, au génie et à quelques actions de cet orateur célèbre, et ne pas dire un seul mot d'un autre homme dont on divinisait le délire et les attentats. Ce silence, au moment même d'une telle apothéose, en était, sans aucun doute, le désaveu le plus solennel, l'improbation la plus outrageante; et nous ignorons ce qu'auraient fait de plus courageux, en une pareille conjoncture, ceux qui ont tant blâmé et si peu lu ce discours ². Les tyrans en jugèrent mieux : ils se promirent de venger leur idole par la perte de Chénier et de sa famille entière. Son père fut menacé; deux de ses frères furent arrêtés; il fut bientôt dénoncé lui-même, cité, recherché, inscrit à son rang sur l'une des pages de la liste des proscriptions. Il n'en devint que plus ardent à solliciter la délivrance de ses frères; durant plusieurs mois, il n'eut pas d'autre pensée; et ses instances furent si vives, si persévérantes qu'il parvint à sauver l'une des deux victimes. Nous ne prétendons point le louer ici de ces démarches, auxquelles l'entraînaient les sentimens les plus tendres, mais qu'il aurait encore faites quand il n'eût consulté que son intérêt personnel; car les périls de ceux qui portaient son nom agravaient les siens propres; et l'on arrivait à lui en les frappant. André Chénier périt le 7 thermidor; et cette date toute seule réfuterait assez une calomnie aussi absurde qu'horrible. Si quelqu'un, le 7 thermidor, avait en effet le moyen de sauver ses parens les plus chers, assurément un tel crédit, une telle puissance n'appartenait point à celui qui périssait lui-même si ce régime sanguinaire eût duré quinze jours de plus.

1. Voyez le procès-verbal de la Convention nationale, séance du quinzième jour du premier mois de l'an II, pages 123 et 124.

2. Il est dans le *Moniteur* du 7 frimaire an II.

Immolé à trente-un ans, André Chénier s'était déjà distingué dans la carrière des lettres : ses productions en vers et en prose annonçaient un écrivain d'un goût pur, d'un esprit étendu et d'un rare talent. Sa mère, qui l'a pleuré quatorze ans, demeura, tant qu'elle vécut, avec Marie-Joseph Chénier; et c'était lui qui la consolait, si le charme de la douleur partagée doit s'appeler consolation 1.

Une femme célèbre, que Chénier comptait au nombre des écrivains dont la littérature française devait s'enorgueillir 2, l'a jugé lui-même avec beaucoup moins d'équité 3. Elle ne cite pourtant, de toute sa conduite politique, que deux faits fort honorables l'un et l'autre, savoir : ce qu'il fit pour M. de Talleyrand, *qui lui dut son rappel*, et pour Dupont de Nemours, *qu'il parvint à sauver*. Madame de Staël trouve ces deux actions assez belles pour s'y associer elle-même; et, sans doute, elle était fort digne de les suggérer; car on l'a vue, dans toutes les circonstances difficiles, empressée à rendre des services courageux; et les périls de tous les hommes de mérite, y compris Chénier 4, ont toujours vivement excité son zèle. Il était l'un de ceux dont elle recherchait le plus la société : on la rencontrait chez lui; on le remarquait parmi les membres du Corps législatif et de l'Institut qu'elle se plaisait

1. Voyez les vers 129-156 du Discours sur la Calomnie, tome III des œuvres anciennes, présente édition.

2. Tableau de la Littérature française depuis 1789.

3. Considérations sur la Révolution française, pages 188 et 189 du tome II.

4. Voici ce que madame de Staël écrivait, en 1802, à un ami de Chénier : « Je suis venue chez vous ce matin pour vous demander si vous ne saviez rien de Chénier, dont je suis fort inquiète, et pour causer avec vous sur les services qu'on peut lui rendre. Je voulais lui faire offrir de l'argent, un asile et un passeport, selon qu'il pourrait en avoir besoin. » Chénier, quoiqu'il n'ait accepté aucune de ces offres, n'en était pas moins reconnaissant.

à réunir chez elle. Madame de Staël aimait comme lui, il aimait comme elle la liberté et la justice; et, depuis 1795 jusqu'en 1802, on n'apercevait d'ordinaire aucune différence bien essentielle entre leurs opinions politiques. Il n'en était pas tout-à-fait ainsi lorsqu'il s'agissait du genre romantique ou de la philosophie allemande : nous devons confesser que, sur ces articles, Chénier ne se montrait ni assez traitable ni peut-être même assez poli; et c'est sans doute à quelque ressouvenir de ces discussions ou disputes littéraires qu'il convient d'attribuer ce qui est dit des préjugés et de l'âpreté de Chénier, dans l'ouvrage posthume, d'ailleurs si recommandable, de madame de Staël.

Tous ceux qui ont connaissance des événemens de 1799 et des trois années suivantes savent que Chénier fut l'un des hommes publics de cette époque qui, soit dans les commissions intermédiaires établies le 18 brumaire, soit au sein du tribunal, s'efforcèrent de mettre un frein aux usurpations, de repousser les lois arbitraires, de maintenir en France les derniers restes du système représentatif, et qu'on eut besoin d'éloigner pour arriver au consulat à vie et à l'empire. Il fut donc compris dans l'élimination de 1802 avec Ginguéné, Saint-Aubin, et MM. Bailleul, Ganilh, Parent-Réal, Benjamin-Constant, Thiessé, etc.; et peu s'en fallut qu'on ne prit contre lui des résolutions plus violentes¹.

Tant d'orages, tant de périls et de chagrins doivent être comptés parmi les causes qui ont abrégé les jours de Chénier. L'altération de sa santé n'était déjà que trop sensible en 1799, quand il résistait avec l'énergie la plus honorable aux derniers mouvemens de l'anarchie, et aux premières entreprises de l'usurpateur. Sa constitution robuste et les soins de M. Portal, son médecin et son ami, ont lutté pendant plus de dix ans contre les progrès d'une maladie grave et compliquée, qui

1. Voyez la note précédente.

peut-être aurait cédé aux efforts de la nature et de l'art, si Chénier avait su s'assujétir à un régime uniforme et austère ; mais, trompé par l'activité toujours croissante de ses facultés intellectuelles et morales, il méconnut long-temps son état, et n'en sentit tout le péril que lorsque ce sentiment ne pouvait plus être qu'un péril de plus.

C'est dans le cours de ces dix années qu'il a commencé ou achevé la plupart de ses ouvrages. Il en avait projeté plusieurs autres : par exemple, une tragédie ayant pour sujet la mort de Conradin, une édition de Racine, un traité des sources du pathétique, une continuation des éléments de l'histoire de France de Millot. Il ne subsiste aucun vestige de ces projets, parce que Chénier n'écrivait presque jamais de notes ni d'esquisses ; mais les matériaux en étaient si bien rassemblés et disposés dans sa tête qu'il rendait compte de toutes les idées, de tous les détails qui devaient entrer dans ces productions futures, et que, lorsqu'il en parlait, il en composait réellement quelque partie. L'étendue et la ténacité de sa mémoire le dispensaient des soins qu'on a coutume de prendre pour recueillir et fixer ses connaissances et ses pensées. Quoiqu'il n'eût jamais rien transcrit, rien extrait de ses lectures, nous ne saurions dire combien de volumes on eût rempli des morceaux de vers et de prose qu'il savait par cœur : car il faudrait y comprendre, non-seulement tous les chefs-d'œuvre de la poésie française, tous les grands traits et les plus belles pages de nos meilleurs écrivains en prose, mais encore un recueil très-long, quoique choisi, des plus mauvais vers qu'on ait faits depuis Chapelain, et des phrases les plus ridicules qu'on ait écrites depuis les premières harangues de l'Académie française. Aucune sottise n'échappait à sa mémoire impitoyable, qui avait contracté, en quelque sorte, les habitudes satiriques de son esprit ; mais aussi il ne pouvait rien voir de grand et de beau sans l'admirer, ni rien admirer sans le retenir à jamais. Tant de souvenirs, toujours fidèles, toujours présents, éclairaient les discussions littéraires auxquelles il prenait part ; il disposait

d'un inépuisable fonds d'exemples, qui venaient s'appliquer d'eux-mêmes avec une parfaite justesse à chaque point d'une question. Ce qui surprendra davantage ceux qui ne l'ont pas connu, c'est qu'il savait presque autant de dates que de vers ; pas un seul fait de quelque importance dans l'histoire civile ou littéraire, dont il ne fût toujours prêt à rappeler l'époque précise ou convenue ; pas un poète, pas un seul auteur, tant soit peu remarqué, dont il ne pût au besoin et sans la moindre recherche dater la naissance, les travaux et la mort, autant du moins qu'on le peut faire. Il avait particulièrement étudié la bibliographie, comparé les plus riches catalogues, examiné un très-grand nombre de livres ; non-seulement il savait d'une manière imperturbable les dates de toutes les éditions qui sont dignes de quelque souvenir, mais il en avait observé et retenu toutes les circonstances distinctives : cette étude lui plaisait, comme une branche de l'histoire littéraire, de cette histoire de toutes les connaissances humaines, qui est elle-même l'une des plus utiles connaissances.

Il n'avait point cultivé les sciences physiques et mathématiques ; mais il en savait l'histoire et par conséquent les principaux résultats, ceux du moins que le langage commun peut exprimer. Plus entraîné vers les arts qui tiennent à la poésie par des rapports immédiats et sensibles, il en avait appris et les annales et les langues : il prenait un vif intérêt aux arts du dessin, il cultivait la musique ; et les grands artistes le plaçaient au premier rang des amateurs éclairés. Mais il excellait dans les deux genres de connaissances qu'on a coutume de désigner par les noms de belles-lettres et d'histoire ; il les regardait comme indivisibles, et n'en séparait ni l'analyse de la pensée, ni les sciences morales et politiques. Malgré l'immensité de ses lectures, et son goût pour certaines recherches, il ne prétendait point à l'érudition ; mais fort peu de littérateurs ont réuni, possédé un plus grand nombre de ces connaissances réelles, de ces lumières véritables et fécondes qui ne prennent que le modeste nom d'instruction, et qui manquent souvent aux érudits.

De ses passions, qui toutes étaient vives, la plus dévorante fut le désir de contribuer aux progrès des lumières : il aimait les lettres et la vérité encore plus que la gloire. L'extrême imperfection de l'enseignement dans les écoles publiques l'avait frappé dès son jeune âge : il n'omit aucun soin pour y remédier, soit lorsqu'il concourut à la rédaction des projets de loi qui concernaient cette importante matière, soit lorsqu'il exerça les fonctions de membre du jury d'instruction du département de la Seine, puis celles d'inspecteur-général des études. L'état déplorable de sa santé ne modéra point son zèle : il parcourut, en 1803, les départemens de l'ouest, y visita toutes les écoles, ranima partout les études et l'émulation ; jamais sa maladie ne l'a plus affligé qu'en le forçant d'interrompre ces utiles et laborieux voyages. Lorsqu'après la publication de l'épître à Voltaire il eut été si scandaleusement destitué de cette place d'inspecteur, il continua du moins de prendre part aux travaux de la classe de l'Institut à laquelle il appartenait, et y concentra souvent toute l'activité de son esprit et de son âme : ses quatre dernières années ont été consacrées au service et à la gloire de cette compagnie. Il entreprit pour elle le Tableau de la Littérature française depuis 1789 ; et, quoiqu'elle ne paraisse point avoir revendiqué cet ouvrage, il doit être permis de dire qu'elle n'a guère vu naître dans son sein de productions plus honorables. Mais il s'intéressait vivement à tous les autres objets des discussions académiques, particulièrement aux concours d'éloquence et de poésie ; zélé défenseur des vrais talens, toujours sûr de les discerner, et presque toujours d'obtenir pour eux des triomphes. S'il en fallait citer des exemples, nous nommerions MM. Jay et Victorin Fabre, dont les succès ont commencé par le suffrage de Chénier. Tel était enfin son dévouement à tous les genres de travaux littéraires que le dictionnaire même de l'Académie française l'a occupé sérieusement, et qu'on retrouve dans ses papiers les traces des efforts qu'il a faits pour le perfectionner, ou du moins pour substituer des exemples

classiques aux phrases triviales, insignifiantes et quelquefois incorrectes qui le remplissent.

Nul n'a su mieux que lui jouir de tous les succès de ses plus dignes rivaux : c'étaient pour lui des jours de fête que ceux où la littérature s'enrichissait d'un bel ouvrage, de l'*Othello* de Ducis, de l'*Agamemnon* de M. Lemercier, des *Véni-tiens* de M. Arnault, d'une comédie de M. Andrieux. Il louait éloquemment même ses ennemis, La Harpe, par exemple, qui, après avoir reçu de lui d'éminens services ¹, l'outragea plus qu'auparavant. Il est vrai que Chénier s'est vengé, par quelques traits satiriques, de cet excès d'ingratitude et d'injustice ; mais il connut les bornes que devaient avoir ces représailles. Dès qu'il sut que La Harpe était malade, il retira des mains de l'imprimeur une dernière satire où ce littérateur célèbre était jugé sévèrement. Ce n'est là qu'un acte d'humanité bien simple et bien vulgaire dans les mœurs de Chénier : mais, lorsqu'il était malade et presque moribond lui-même, ses ennemis n'avaient pas coutume d'être si généreux.

Dans la société, Chénier recevait de tout ce qu'il entendait et voyait, des impressions extrêmement fortes ; et, au moment où elles s'emparaient de lui, il ne savait pas les dissimuler : voilà pourquoi ceux qui n'ont pas eu avec lui des relations très-intimes ont pu quelquefois ne pas trouver ses mœurs assez douces. Qui l'a bien connu doit rendre hommage à la noblesse et à la bonté de son caractère : tous les sentimens honnêtes, humains, vertueux, remplissaient son âme active. Pour l'estimer et le chérir, il suffisait de le voir de près. Il n'était

1. Au commencement d'octobre 1795, Chénier, membre du comité de salut public, déchira publiquement et avec indignation un mandat d'arrêt décerné contre La Harpe par un autre comité, et qu'un personnage dès lors très puissant (Bonaparte) était impatient de mettre à exécution. Ce fut encore Chénier qui se chargea de veiller à la sûreté de La Harpe en septembre 1797.

dans la vie privée qu'un homme excellent et le meilleur des amis.

Nous ne dissimulerons point qu'il avait contracté, dès sa jeunesse, un goût pour la magnificence, qui, dans l'état de sa fortune, pouvait sembler excessif : mais ce qui mérite aussi d'être observé, c'est que, malgré l'empire de ce penchant, il ne s'est jamais occupé, durant dix années de fonctions publiques, des moyens de le satisfaire ; et que, depuis 1799 jusqu'en 1802, quand l'opulence et les honneurs étaient pour des hommes tels que lui le prix assuré de l'adulation et des complaisances, loin de rendre à la tyrannie aucun des services qu'elle récompensait avec tant de prodigalité, il s'est tenu constamment et sciemment sur la ligne qui n'aboutissait qu'à des disgrâces. La toute-puissance ne s'était pas attendue à trouver dans un ami du luxe une conscience si pure, un caractère si noble, un désintéressement si austère. Ayant toujours porté dans ses affaires personnelles la probité, la délicatesse, malheureusement aussi la négligence au plus haut degré possible, il est sorti des assemblées nationales beaucoup plus pauvre qu'il n'y était entré. Il y arrivait, en 1792, plein de santé, et déjà riche des produits de ses premiers travaux littéraires : il s'est retiré, en 1802, malade, exténué, endetté, sans autre ressource qu'un talent dont on ne lui permettait plus de recueillir les fruits honorables. Bientôt, malgré les réclamations du public, en dépit du zèle et de l'intérêt des acteurs, la représentation de toutes ses pièces de théâtre fut partout interdite ; et de tous les biens de ce monde il ne lui restait plus qu'une grande renommée, lorsque, cédant aux conseils de ses amis, il accepta, en 1806, un obscur et modique emploi dans une administration particulière ¹. D'autres travaux dont il se chargea depuis l'aidèrent à mieux pourvoir à ses besoins : mais, vers la fin de novembre 1810, sa maladie

1. Dans l'un des bureaux des archives.

prit un caractère plus menaçant que jamais : il essuya des accidens graves ; sa force naturelle s'épuisait enfin , et ne lut-tait plus qu'avec désavantage contre les progrès du mal. Sa mort fut précédée d'un mois d'insomnie et de souffrance, du-rant lequel il avait pourtant conservé tout son génie et toute sa mémoire ; quelquefois même il retrouvait encore la gaîté de son esprit. Cependant il touchait au terme de sa carrière illustre ; et, le 10 janvier 1811, vers midi, il mourut paisiblement, sans faste et sans faiblesse, à l'âge de quarante-six ans, quatre mois et treize jours, échappant peut-être à d'autres infortunes, mais enlevé à un siècle sur lequel il aurait, de plus en plus, versé de l'éclat et des lumières ; laissant, il est vrai, plus de travaux qu'il n'en faudrait pour honorer une vie bien plus longue, mais ayant acquis à peine la moitié de la gloire litté-raire à laquelle il lui était permis d'aspirer.





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LES Œuvres posthumes de M. J. Chénier ne le cèdent à ses autres Œuvres ni en importance ni en intérêt. Si dans les anciennes on remarque les tragédies de *Fénélon*, *Charles IX*, et *Henri VIII*, *l'Épître à Voltaire*, *le Discours sur la Calomnie et les Nouveaux Saints*, dans les nouvelles on trouve *Tibère*, *la Bataviade*, *l'Essai sur les principes des Arts*, *l'Art poétique d'Horace*, et *le Tableau de la littérature*.

Tibère est sans contredit le chef-d'œuvre tragique de Chénier. Dans aucune autre de ses pièces les caractères ne sont tracés avec autant d'art et de vérité; on n'y rencontre pas cette emphase de sentiments et d'opinions qui étouffe l'intérêt dramatique au lieu de le fortifier. Elle a surtout l'avantage de ne point porter la couleur des circonstances; et c'est presque la seule qui pourrait être jouée dans tous les temps et dans tous les lieux. Qui croirait pourtant qu'elle n'a pu encore paraître sur notre scène? On devait la représenter, il y a peu d'années: déjà les rôles étaient appris, et la représentation près d'être annoncée; tout-à-coup elle est défendue! Cependant c'était après la chute de Buonaparte;

et le personnage de Tibère ne pouvait plus faire allusion. On peut en dire autant du personnage de Séjan ; car on sait bien que nous n'avons point eu de ministre qui lui ait ressemblé, depuis le cardinal de Richelieu. Dans l'époque actuelle, à la vérité, une grande émulation de susceptibilité règne entre le public et l'autorité : autant l'un est disposé à faire des applications, autant l'autre est porté à en craindre, et habile à en trouver. On est presque tenté de s'étonner qu'on donne encore sur nos théâtres des tragédies de Corneille et de Voltaire. Les pièces de nos grands maîtres ne seraient point admises aujourd'hui, si elles paraissaient pour la première fois. Espérons qu'il viendra des temps plus favorables aux productions dramatiques.

Le Tableau de la Littérature, de Chénier, est un des meilleurs ouvrages de critique que nous possédions. Tout resserré qu'il soit, il offre un ensemble digne des suffrages les plus éclairés, et servira long-temps de régulateur aux gens du monde et aux hommes de lettres tout à la fois. L'auteur n'a pu se défendre de quelque partialité à l'égard des écrivains contemporains ; mais on conviendra que la partialité était inévitable à cause de la grande division qui régnait dans les opinions politiques et morales de l'époque où il écrivait, division qui s'est renouvelée récemment parmi nous. Ses jugemens n'en sont pas moins justes et lumineux ; et, si le cadre étroit où il fut obligé de les renfermer lui a interdit de longs développemens, leur vérité n'en est pas moins bien établie : ils resteront comme des oracles plus sûrs peut-être que ceux qu'a rendus dans son

cours de littérature La Harpe, beaucoup plus partial que Chénier.

Il est à regretter que la *Bataviade* n'ait point été achevée : ce serait un poëme épique de plus dans notre littérature, mais un poëme épique du troisième ordre. Il est frappé du même défaut que la *Henriade*, à laquelle on ne doit point le comparer ; et, en effet, de même que Voltaire, Chénier a trop dédaigné l'emploi du merveilleux, et encore plus respecté la vérité historique, qui nécessairement rend glaciale toute composition épique. L'épopée ne se soutient que par les fictions. C'est la principale raison pour laquelle la *Pharsale* est si prodigieusement loin de l'*Énéide*. Du reste, il y a de beaux morceaux dans la *Bataviade* ; et, en la lisant, on sent qu'elle ne peut être que l'œuvre d'un esprit supérieur.

L'Essai sur les principes des Arts est un des bons poëmes de Chénier : il atteste ses grandes connaissances en littérature, son goût exquis et son talent éminemment classique.

Son *Discours sur l'intérêt personnel* n'eût pas été désavoué par Voltaire : on y reconnaît la touche d'un disciple de ce grand homme ; et il abonde en idées philosophiques, profondes, en réflexions ingénieuses, en pensées fortes.

Sa traduction de l'*Art poétique d'Horace* est un modèle d'élégance et de simplicité de style. Il a rendu le poète latin avec fidélité, précision et énergie. La versification en est harmonieuse et facile. En général, Chénier est un de nos littérateurs qui ont le mieux entendu la facture du vers dans presque tous les rythmes ; et, malgré

l'arrogance avec laquelle en parlent aujourd'hui beaucoup de petits écrivains qui ne l'atteindront jamais, Chénier brillera toujours au premier rang parmi nos poètes modernes.

Au surplus, nous ne prétendons point ici le défendre contre les attaques auxquelles il a pu être en butte depuis qu'il n'est plus. Elles ne sont pas dangereuses, et l'opinion en a déjà fait justice. Le nombre des ennemis de Chénier a considérablement diminué; et l'Envie, qui a bien assez d'occupation ailleurs, a renoncé à se tenir près de sa tombe.

Pascitur in vivis livor : post fata quiescit.

OVIDE.

Pour nous, qui n'avons rien négligé de tout ce qui peut honorer et perpétuer sa mémoire, nous avons recueilli religieusement les moindres productions littéraires sorties de sa plume. Les lecteurs en trouveront dans notre édition beaucoup qui sont inédites. Celles de ses poésies qui avaient été imprimées dans l'étranger, ou publiées par MM. Maradan, Baudouin et Foulon, à Paris, se trouvent ici avec des corrections et des changemens inconnus à ces éditeurs, et en outre collationnées, d'après un texte plus pur, sur les manuscrits rectifiés de la main de Chénier lui-même.

THÉÂTRE.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

NATHAN LE SAGE,

DRAME EN TROIS ACTES, ET EN VERS,

IMITÉ DE L'ALLEMAND DE LESSING.

PERSONNAGES.

SALADIN, sultan.

NATHAN, négociant juif.

OLIVIER DE MONTFORT, templier.

DOM TREMENÇO, patriarche de Jérusalem.

FRÈRE BONHOMME, moine.

ZOÉ, crue fille de Nathan.

BRIGITE, gouvernante de Zoé.

SUITE DU PATRIARCHE.

La scène est à Jérusalem, sous le règne de Saladin.

On voit d'un côté la maison de Nathan, de l'autre des palmiers, une colline, et, dans le lointain, un monastère sur le mont Thabor.

NATHAN LE SAGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NATHAN, BRIGITE.

BRIGITE.

QUE le ciel soit loué! que béni soit ce jour!
Quoi, Nathan, mon cher maître, est enfin de retour?

NATHAN.

J'ai visité de Tyr le fastueux rivage:
Ai-je été trop tardif pour un si long voyage?
Chaque jour, chaque nuit, combien j'ai regretté
Ma patrie et le toit par ma fille habité!

BRIGITE.

Ne voyagez donc plus; c'est assez d'opulence.
O Nathan, peu s'en faut que, durant votre absence,
Ce toit de vos aïeux...

NATHAN.

N'ait été consumé:

De cet évènement je viens d'être informé.

Dieu veuille que ta voix n'ait plus rien à m'apprendre !

BRIGITE.

La maison tout entière allait tomber en cendre.

NATHAN.

On l'aurait reconstruite.

BRIGITE.

Et Zoé n'était plus.

NATHAN.

Ces détails effrayans ne me sont pas connus.

Zoé, dis-tu, Zoé m'allait être ravie !

Ah, malheureux ! peut-être elle a perdu la vie.

BRIGITE.

Eh ! non, non.

NATHAN.

Dis-tu vrai ? ne me trompes-tu pas ?

BRIGITE.

Non ; car j'aurais du moins partagé son trépas.

NATHAN.

Pourquoi troubler ainsi ma tendresse inquiète ?

Sa vie est donc ?....

BRIGITE.

Certaine.

NATHAN.

Et sa santé ?

BRIGITE.

Parfaite.

NATHAN.

Ma Zoé, mon enfant !

BRIGITE.

Ces noms sont-ils les siens ?

NATHAN.

Ma Zoé, mon trésor ! le premier de mes biens !

BRIGITE.

Peut-il être en effet compté parmi les vôtres ?

NATHAN.

La nature et le sort m'ont donné tous les autres :
Ce n'est qu'à la vertu que je dois celui-ci.

BRIGITE.

Il est vrai. Toutefois, souvenez-vous aussi
Que l'on pourrait avoir un droit plus légitime ;
Qu'au temps où les Français ont assiégé Solime,
Dans le fort du combat, plusieurs jeunes enfans
Pêle-mêle emportés, chrétiens et musulmans,
Furent mis en dépôt sur le mont Solitaire
Où Philippe en partant bâtit un monastère.

NATHAN.

Oui, que l'on voit d'ici : l'hospice du Thabor.
Je n'ai rien oublié.

BRIGITE.

Souvenez-vous encor
Qu'alors certains écrits prouvaient leur origine.

NATHAN.

Ces écrits sont perdus : Zoé fut orpheline ;
J'ai dû la recueillir, et mon droit est sacré.

BRIGITE.

Ce que l'on croit perdu n'est souvent qu'égaré.

NATHAN.

Tu penses qu'il fallait lui fermer mon asile?

BRIGITE.

Depuis peu nous avons un patriarche habile :
Il est notre voisin ; il sait parler , agir.

NATHAN.

Des bienfaits découverts ne font jamais rougir.

BRIGITE.

Et Zoé ! quelle foi , s'il vous plaît , est la sienne ?
Pour moi , bonne Française et meilleure chrétienne ,
J'ai resté près de vous ; mais...

NATHAN.

T'en repens-tu ?

BRIGITE.

Non ;

Car vous fûtes toujours si généreux , si bon !
Vous n'êtes cependant , quoique l'on vous admire...

NATHAN.

Qu'un juif. Oui , c'est bien là ce que tu voulais dire.

BRIGITE.

Vraiment , c'est grand dommage.

NATHAN.

Oh ! sans doute. Et pourquoi
Ne vois-je pas encor ma fille auprès de moi ?

BRIGITE.

C'est qu'elle sommeillait. Elle est un peu troublée.
D'un péril qui n'est plus trop souvent accablée,
Elle pense en dormant être au milieu des feux :

Tranquille, cette nuit elle entr'ouvrait les yeux,
En s'écriant : « Il vient : voilà, voilà mon père ;
« J'entends sa douce voix. » Si Zoé vous est chère
La pauvre enfant vous aime, et jusques aujourd'hui
Elle n'a respiré que pour vous et pour lui.

NATHAN.

Pour lui, dis-tu ? qui, lui ?

BRIGITE.

Mais, lui... qui l'a sauvée.

NATHAN.

O bonheur ! Et qui donc ? qui me l'a conservée ?

BRIGITE.

C'est un jeune Français, un de ces chevaliers
Qui rendent si fameux le nom de Templiers.
L'ame de Saladin, pour lui seul adoucie,
A ce chrétien captif avait laissé la vie.

NATHAN.

Que de ressorts cachés ! quel étonnant destin !
Un chevalier français qu'épargne Saladin !

BRIGITE.

Oui, sans doute, un Français, un Templier, vous dis-je.

NATHAN.

Dieu ! pour sauver Zoé tu faisais un prodige !

BRIGITE.

Sans ce brave chrétien...

NATHAN.

Cet homme est bien heureux !
Ne tardons plus ; cherchons ce mortel généreux ;

Je veux le voir, Brigitte. Ah! conduis-moi de grace.

BRIGITE.

Où donc?

NATHAN.

A ses genoux, pour que je les embrasse;
J'ai besoin de le voir. J'étais loin de ces bords;
Mais vous avez sans doute épuisé mes trésors;
Et, pour récompenser ce bienfaisant courage,
Donné mes biens entiers et promis davantage?

BRIGITE.

Donné, promis: c'est bon; mais quand l'aurions-nous pu?
Il est venu, Dieu sait comment il est venu;
Il est parti, Dieu sait quel séjour il habite.
Le jour de l'incendie il accourut bien vite;
Dans les torrens de flamme on le vit s'engager,
Sans daigner seulement s'informer du danger:
C'est un guerrier français: il est né magnanime.
Envoyé par son Dieu pour sauver la victime,
De Zoé solitaire il entendit les cris.
Quand les toits embrasés s'écroulaient en débris,
Quand déjà l'on pleurait son inutile zèle,
On le vit tout-à-coup s'élançer avec elle,
Poser d'un bras nerveux son précieux fardeau,
Et, du plus grand sang froid secouant son manteau,
Échapper à nos yeux dans la foule étonnée.

NATHAN.

Échapper, me dis-tu? la première journée!

BRIGITE.

Comment ! durant trois jours après lui j'ai couru ;
Enfin sous ces palmiers il a pourtant paru.
De mes courses bientôt je me suis repentie ;
Et tout autre à ma place eût quitté la partie.
Moi, le matin, le soir, je ne le quittais pas ;
Je l'ai prié, pressé d'accompagner mes pas,
De remplir de Zoé la timide espérance,
De recueillir les pleurs de sa reconnaissance.
Il avait beau me fuir, et souvent m'insulter :
Ses refus outrageans n'ont pu me rebuter.
Mais, depuis plusieurs jours, toute recherche est vaine ;
Dix fois, sous les palmiers, sur le mont, dans la plaine,
Partout j'ai demandé si quelqu'un l'avait vu :
On ignore partout ce qu'il est devenu.
Sur cela de Zoé la tête se déränge ;
Car cette chère enfant s'imagine qu'un ange,
Oui, qu'un ange, le sien, le gardien de ses jours,
Est venu lui prêter de célestes secours.

NATHAN.

Un ange !

BRIGITE.

Ce départ confirme sa pensée.

NATHAN.

Brigite a combattu cette erreur insensée ?

BRIGITE.

Mais pas trop.

NATHAN.

C'est à moi d'éclaircir tout ceci.
Un ange!

BRIGITE.

Est-ce un grand mal ? Mais enfin la voici.

SCÈNE II.

NATHAN, ZOÉ, BRIGITE.

ZOÉ.

O mon père, c'est vous que le ciel me renvoie !
Après tant de chagrin j'aurai donc quelque joie.
Embrassez votre fille, et ne la quittez plus.
Vos accens jusqu'à moi sont déjà parvenus.
Votre voix cette nuit déjà s'est fait entendre.

NATHAN.

La tienne me ranime : elle est sensible et tendre.

ZOÉ.

Quels fleuves, quels déserts n'avez-vous pas franchis !
Et les monts jusqu'à vous n'ont pas porté mes cris,
Les cris de votre fille aux feux abandonnée,
Et loin de vos secours à mourir condamnée ?
Un ange protecteur, aussi jeune que beau,
Et qui, dit-on, sur moi veilla dès mon berceau,
Vit des sommets du ciel votre fille expirante ;
Il entendit rugir la flamme dévorante ;
D'un chevalier du Temple il prit le vêtement ;

Il s'élança pour moi des champs du firmament,
Traversa tous les cieux, descendit dans Solime,
Et sur son aile blanche enleva la victime.

BRIGITE.

L'ange est un Templier; l'aile blanche...

NATHAN.

Un manteau.

Brigite en mon absence a brouillé son cerveau.

BRIGITE.

Grace à vous, votre fille a fort peu de croyance.
Laissez en paix son ange : il est, sans conséquence,
Admis du musulman, du juif et du chrétien.

NATHAN.

Non, l'imposture nuit; l'erreur n'est bonne à rien.
De l'oubli des bienfaits pourquoi faire une étude?
Pourquoi sanctifier jusqu'à l'ingratitude?
Supposons-le, ma fille; un ange est ton appui:
Eh bien, tu lui dois tout; tu ne peux rien pour lui.
Va, ne renonce point à la reconnaissance;
Va, le prix du bienfait est en notre puissance:
Offrons tous mes trésors à ton libérateur;
Mais ce n'est point assez : conserve-lui ton cœur.
Zoé, c'est un jeune homme avec l'ame d'un ange.
Jusque-là tout est simple; et tu veux de l'étrange,
Du miracle? Eh bien, soit. Peux-tu donc oublier
Qu'il est Européen, Français et Templier?
Dieu ne l'a-t-il donc pas tiré de sa patrie
Pour qu'il vînt te sauver au fond de la Syrie?

Ne l'a-t-il point conduit sur les bords du Jourdain ?
 N'a-t-il pas désarmé le bras de Saladin ?
 Quand vit-on devant Dieu s'abaisser plus d'obstacles ?
 Quel miracle est plus grand, s'il vous faut des miracles ?

Z O É.

Souvent, sous les palmiers, il s'offrait à nos yeux ;
 Mais il a disparu.

NATHAN.

Pour remonter aux cieux ?

BRIGITE.

Eh ! laissez-lui son ange.

NATHAN.

Eh ! laisse-là ton zèle.

Viens, Zoé ; par erreur ne deviens pas cruelle.
 Écoute : si cet ange à qui tu dois tes jours,
 Était abandonné, malade, sans secours ?

Z O É.

Malade ! lui ! mon sang s'est glacé dans mes veines.

NATHAN.

Les veilles, les besoins, le poids secret des peines,
 La chaleur du climat, tout l'aura consumé.
 Au ciel de l'Occident il est accoutumé :
 Sur la terre étendu, sans un ami...

Z O É.

Mon père !

NATHAN.

Sans or pour acheter l'amitié mercenaire,
 Il ne possède rien dans son état cruel,

Rien que sa conscience et les regards du Ciel.

ZOÉ.

Que je sauve à mon tour celui qui m'a sauvée.

NATHAN.

Ah! d'un si noir tableau ton ame est soulevée!
Ton bienfaiteur souffrir! non, Zoé, non, jamais,
Si tu sens le besoin de payer ses bienfaits;
C'est Dieu qui les inspire et qui les récompense.

ZOÉ.

Oui, consolez mon cœur, soyez ma providence.
Déjà l'évènement répond à votre espoir;
Cet appui, ce sauveur, je viens de le revoir;
C'est lui; tenez, c'est lui, debout sur la colline,
Les regards étendus sur la plaine voisine.
Un palmier me le cache. Ah! s'il tournait les yeux!
C'est que je pense à lui; mais lui!

BRIGITE.

Vraiment, tant mieux.

Car, s'il nous aperçoit, il va prendre la fuite.

ZOÉ.

Il descend.

NATHAN.

Viens, rentrons. Va le trouver, Brigitte;
A ce brave jeune homme annonce mon retour.
Va, dis-lui que Nathan veut le voir en ce jour;
Dis-lui bien de presser l'heure douce et prospère
Où nous lui rendrons grace, où la fille et le père

Jouiront du bonheur de tomber à ses pieds.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MONTFORT, BRIGITE.

MONTFORT.

Vous me suivez toujours !

BRIGITE.

Toujours vous me fuyez !

MONTFORT.

Que voulez-vous encor ? qu'avez-vous à me dire ?

BRIGITE.

Que la jeune Zoé vous attend et soupire.

Elle a versé des pleurs ; vous étiez loin d'ici :

Vous voilà de retour ; le père l'est aussi.

MONTFORT.

Qu'est-ce à dire ? le père.

BRIGITE.

Oui, ce juif honnête homme,
Riche, bon, généreux ; c'est Nathan qu'il se nomme.

MONTFORT.

Vous l'avez dit cent fois : Nathan, je m'en souviens.

BRIGITE.

Le Sage ; c'est le nom qu'il reçoit chez les siens.

MONTFORT.

Peut-être chez les siens qui dit riche, dit sage.

Mais, que veut-il de moi ?

BRIGITE.

Vous rendre son hommage,
Du sauveur de sa fille embrasser les genoux,
L'offrir à vos regards, s'acquitter envers vous,
Déposer à vos pieds une immense fortune.

MONTFORT.

Femme, retirez-vous; ce discours m'importune.
Quand j'expose mes jours, ce n'est point pour de l'or.

BRIGITE.

Ce que vous avez fait..

MONTFORT.

Je le ferais encor.

Allez: ne troublez point ma douce solitude.
Sans trésor, il est vrai, mais sans inquiétude,
Je viens près des palmiers goûter quelque loisir;
Je rêve sous leur ombre, et c'est mon seul plaisir.
Adieu.

BRIGITE.

Je n'ose pas insister davantage:
Je crois qu'il est encor revenu plus sauvage.
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MONTFORT, F. BONHOMME.

F. BONHOMME, à part.

C'est lui. Voyons.

MONTFORT, à part.

Ce moine a de secrets desseins.

F. BONHOMME, à part.

Dur métier!

MONTFORT, à part.

De quel œil il regarde mes mains!

F. BONHOMME.

Chevalier!

MONTFORT.

Je n'ai rien; j'en suis fâché, mon père.

F. BONHOMME.

Je suis frère servant.

MONTFORT.

Soit. Je n'ai rien, mon frère.

F. BONHOMME.

Dieu vous saura toujours gré de l'intention:

(A part.)

Mais... par où commencer? la méchante action!

MONTFORT.

Vous voulez me parler?

F. BONHOMME.

Eh! mais vraiment sans doute;

En secret toutefois.

MONTFORT.

Aucun ne nous écoute.

F. BONHOMME.

Voyez-vous le sultan?

MONTFORT.

Une fois je l'ai vu.

F. BONHOMME.

Oh! vous le reverrez: vous en êtes connu.

C'est bien dommage, au fond, qu'avec tant de lumières
Il n'ait pas pris encor du goût pour nos mystères.
Affable, humain, parfait, s'il devenait chrétien!

MONTFORT.

Quant à moi, j'aurais cru qu'il ne lui manquait rien.

F. BONHOMME.

Pardon, si près de vous je fais une démarche
Singulière à mon sens; mais, dit le patriarche...
Avez-vous aperçu le patriarche?

MONTFORT.

Non.

F. BONHOMME.

Le patriarche dit qu'il a toujours raison;
Il veut qu'on obéisse et, surtout, que l'on croie.
Je suis un pauvre moine, et c'est lui qui m'envoie.

MONTFORT.

Et vers moi, s'il vous plaît, pourquoi vous envoyer?

F. BONHOMME.

Oh! vous l'allez savoir. Vous êtes chevalier:
Il a fondé sur vous une grande espérance.
Dom Tremendo prétend que, si votre vaillance
Veut remplir un décret par le Ciel arrêté,
Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la chrétienté;
Qu'envers un infidèle aucun bienfait ne lie.
Il parle de Judith, des murs de Béthulie,
De Débora, d'Aod; car il est fort savant,
Connaît bien l'Écriture, et la cite souvent.

MONTFORT.

Au fait.

F. BONHOMME.

Il faut, dit-il, qu'un jour Saladin meure.
Ce jeune chevalier peut le voir à toute heure...

MONTFORT.

Un crime?...

F. BONHOMME, à part.

Bien! fort bien! il n'acceptera pas.

MONTFORT.

Et votre patriarche a compté sur mon bras?

F. BONHOMME.

N'allez pas me trahir. Foi de frère Bonhomme,
Je le trouve un grand saint, mais un bien méchant homme.
De goûts, d'avis, d'humeur nous différons parfois:
Il est de Salamanque, et je suis Champenois.

MONTFORT.

Sait-il que Saladin fut toujours magnanime?

F. BONHOMME.

Il s'en doute fort peu.

MONTFORT.

Sait-il quelle victime

Il lui plut d'épargner?

F. BONHOMME.

Vous. Il ne sait pourquoi.

Il ne comprend pas bien...

MONTFORT.

Sans peine je le croi.

Un sentiment sublime a de quoi le surprendre.
Vous lui raconterez ce qu'il ne peut comprendre.

F. BONHOMME.

Je vous écoute.

MONTFORT.

Un mois s'est à peine écoulé
Depuis qu'en combattant, par le nombre accablé,
Je fus conduit captif au soudan de Syrie.
A ses yeux, dans sa cour, j'allais perdre la vie;
Le col nu, le front calme, et d'un œil sans effroi
Je contemplais le fer déjà levé sur moi.
Ma jeunesse, un maintien que n'ont pas les esclaves
Frappent son ame altière : un brave aime les braves.
Fixant bientôt sur moi des regards attendris,
Il crie : « Assad ! mon frère ! arrêtez. » A ces cris
Vers les yeux du grand homme on se tourne en silence :
On attend ses décrets. Tout-à-coup il s'élance
Jusqu'à moi ; dans mes bras il arrive éperdu ;
Écarte avec sa main le glaive suspendu ;
Tremblant, baigné de pleurs, et d'une voix humide :
« Jeune Français, dit-il, toi que rien n'intimide !
« J'ai vu par tes chrétiens mes états ravagés ;
« Par tes mêmes chrétiens mes enfans égorgés.
« Ont péri loin de moi, loin de leur tendre mère :
« N'importe. En te voyant j'ai cru revoir mon frère.
« Dès long-temps, mon Assad a rejoint ses aïeux :
« Va, c'est lui qui te sauve ; il revit à mes yeux :
« Va, jeune homme, ce front où se peint le courage

« Ne m'aura pas en vain présenté son image.
 « Ses traits, ses traits chéris, dont je te vois paré,
 « D'un chrétien qui me hait font un être sacré.
 « Conserve-les long-temps, et bénis sa mémoire.
 « Tu vivras. »

F. BONHOMME.

Le grand prince !

MONTFORT.

Aussi grand que sa gloire.

Ce fer, qu'il m'a laissé, lui percerait le sein !
 Un chevalier français n'est pas un assassin.
 Je veux bien lui cacher ce complot homicide ;
 Car le dieu qu'il imite à ses destins préside.
 Si votre patriarche invoque une autre main,
 Si même des guerriers attaquaient Saladin,
 Quand je reconnaîtrais la bannière chrétienne,
 Ce manteau, cette croix n'ont rien qui me retienne :
 De mon cœur seulement je recevrais la loi ;
 Et c'est mon bienfaiteur qui doit compter sur moi.

F. BONHOMME.

Me voilà soulagé : j'avais bien des alarmes.

MONTFORT.

Vous pleurez ?

F. BONHOMME.

Ce n'est rien.

MONTFORT.

Ne cachez point vos larmes ;
 Elles vous font honneur, homme simple et pieux :

Vous n'êtes point savant, mais vous en valez mieux.
Adieu. Je vais finir ma course solitaire.

F. BONHOMME.

Et moi, content de vous, je rentre au monastère.
Dans peu, le patriarche entendra mon récit.
Je conçois à quel point ce que je vous ai dit
A dû vous inspirer l'horreur et la surprise;
Mais on sert quelquefois des maîtres qu'on méprise;
Et, contraint d'obéir, on gémit sans témoin.
Adieu. Dans ce couvent que vous voyez de loin
Songez que vous avez un serviteur fidèle.
Dom Tremendo croira que j'ai manqué de zèle;
Car il ne comptait point sur un cœur généreux.
Je n'ai pas réussi: je m'en vais bien heureux!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALADIN.

« **P**OURQUOI marcher, dit-on, sans suite, sans escorte? »
Pourquoi pas? « Mais l'usage! » On s'y fera. Qu'importe?
« Un sultan! quel abus! » je ne sais point de loi
Qui me force à traîner une cour après moi.
Régner, régner toujours, s'ennuyer par décence,
Se condamner sans cesse à la magnificence:
Voilà les vrais abus. Mes sujets sont soumis;
Parmi les musulmans je n'ai que des amis;
Quelle main peut d'ailleurs changer les destinées?
Celui qui nous fait naître a compté nos journées.
Des traces d'incendie! ah! oui, c'est la maison
De ce juif estimé pour sa droite raison.
Excepté les chrétiens, tout Solime le vante.
Est-il vrai que sa fille, une fille charmante,
Jusqu'ici de Moïse ait ignoré la loi?
Qu'elle révère un dieu, mais n'ait point d'autre foi?
Eh bien, un dieu suffit: la nature l'atteste;
Notre cœur le révèle; il faut un dieu. Le reste...
Le père est juif pourtant. Cet homme est singulier.

SCÈNE II.

SALADIN, NATHAN.

NATHAN, à part.

C'est donc à moi de voir ce jeune templier!
Oui; s'il a de Brigitte épuisé la constance,
Mes efforts plus heureux vaincront sa résistance.

SALADIN, à part.

Je ne me trompe pas; c'est bien lui; c'est Nathan.

NATHAN, à part.

J'entends du bruit. O ciel! j'aperçois le sultan.
Fuyons. On est toujours assez près de son maître.

SALADIN.

Demeure. Que crains-tu? je voudrais te connaître.
Ton nom est Nathan?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le sage Nathan?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

C'est le peuple du moins qui t'a donné ce nom.

NATHAN.

Le peuple! il peut errer.

SALADIN.

Quelquefois il est juste.

NATHAN.

Mais si par raillerie il donne un titre auguste,
Ou si le riche avare est un sage à ses yeux?

SALADIN.

Tu me prouves déjà que l'on t'a jugé mieux.
Tu chéris la raison; tu parais la connaître:
Cela seul fait le sage.

NATHAN.

Et chacun pense l'être.

SALADIN.

D'un ton moins réservé réponds à mon accueil.
L'excès de modestie est un excès d'orgueil.
Je te crois honnête homme: en toi j'ai confiance.

NATHAN.

Je saurai mériter toujours la préférence:
Tu seras satisfait des qualités, du prix.

SALADIN.

Du prix? que me dis-tu?

NATHAN.

Tu peux avoir appris
Qu'en voyage long-temps...

SALADIN.

Laisse-là ton voyage.
Tu réponds en marchand; Saladin parle au sage.

NATHAN.

Commande. Que veux-tu?

SALADIN.

Chaque peuple a sa loi,

Ses dogmes, ses martyrs, ses prophètes, sa foi.
Éclairé par l'étude et par l'expérience,
Sans doute, tu connais la meilleure croyance?

NATHAN.

Saladin, je suis juif.

SALADIN.

Et je suis musulman.

Mais, né dans la Syrie et né fils d'un sultan,
Sans trop examiner les dogmes de nos prêtres,
J'ai cru ce qu'autrefois avaient cru mes ancêtres.
Un sage avec lenteur doit tout approfondir.
Dis-moi quel fut ton choix; je veux aussi choisir :
Ne flatte Mahomet, ni Jésus, ni Moïse;
En homme libre et franc réponds à ma franchise.
Te voilà tout-à-coup rêveur, silencieux !
Ta réponse n'est pas écrite dans mes yeux.
Je le vois, ma demande a surpris ton oreille :
Les sultans ne font pas de question pareille;
Je le sais : néanmoins, tu l'avoûras, Nathan,
La question n'est pas indigne d'un sultan.
Allons, réfléchis, pense avant de me répondre.

NATHAN, à part.

Il est vrai : la demande a lieu de me confondre.
J'ai cru, moi, qu'il allait m'emprunter de l'argent,
Et c'est la vérité qu'il faut donner comptant !
Singulière monnaie ! elle a pu sembler belle
Lorsqu'on l'appréciait à sa valeur réelle ;
Mais depuis bien long-temps elle a fort peu de cours,

Et son poids est, surtout, ignoré dans les cours.

SALADIN, à part.

Il est embarrassé.

NATHAN, à part.

Quel fut mon choix? qu'importe?

Alors qu'il veut entrer, l'ami frappe à la porte;

Le prince apparemment prend d'assaut la maison.

Comment unir ensemble et prudence et raison?

Être juif, rien que juif, c'est bien fort pour un sage :

N'être pas juif du tout, c'est bien plus fort.

SALADIN.

Courage.

NATHAN, à part.

Pourquoi pas musulman? me dira-t-il soudain?

SALADIN.

Eh bien, Nathan?

NATHAN.

De grâce, un moment, Saladin.

(à part.)

L'adresse est nécessaire en affaires semblables.

Fort bien : dans l'Orient, on aime encor les fables;

C'est le meilleur moyen d'éclairer des enfans,

Des hommes, des vieillards et, surtout, des sultans.

SALADIN.

Es-tu prêt?

NATHAN.

Je le crois.

SALADIN.

Réponds sans plus attendre.

NATHAN.

Tous les chefs des états puissent-ils nous entendre!

SALADIN.

Voilà parler en sage, en homme sûr de soi.
Quelle est donc ta réponse?

NATHAN.

Un moment. Permets-moi
De te conter d'abord une histoire authentique,
Une histoire morale, et d'un auteur antique.

SALADIN.

Pourquoi pas? à coup sûr tu la conteras bien.

NATHAN.

Bien, non; mais à l'auteur je ne changerai rien.

SALADIN.

Modeste avec orgueil; c'est ton vice ordinaire.

NATHAN.

Un père avait trois fils qu'il aimait comme un père:
Il avait hérité d'un effet précieux,
D'une bague, trésor chéri de ses aïeux:
C'était un diamant d'un éclat admirable.
Un don rendait surtout la bague inestimable:
Elle faisait aimer son heureux possesseur:
Se faire aimer, c'est là le premier bien du cœur.
Dans ces épanchemens de naïve tendresse
Que, lorsqu'on n'est point père, on appelle faiblesse,
Sous le sceau du secret souvent il a promis
La bague de famille à chacun de ses fils;
Mais la vieillesse arrive; il faut choisir. Que faire?

Il consulte un habile et discret lapidaire,
 Et fait tailler par lui deux autres diamans
 Au modèle donné de tous points ressemblans,
 Et si fort qu'ils trompaient jusqu'aux regards du père:
 Il ne reconnaît plus la bague héréditaire.
 Son cœur est soulagé du poids qui l'accablait:
 Chacun de ses enfans sera donc satisfait.
 En secret tour-à-tour le vieillard les appelle,
 Les bénit, leur remet la bague paternelle,
 Lève les mains au ciel, qu'il invoque pour eux,
 Et meurt heureux lui-même, en laissant trois heureux.

SALADIN, après un silence.

La suite de l'histoire; et qu'en veux-tu conclure?

NATHAN.

La suite se devine : éclats, débats, rupture;
 Enfin devant le juge on vint plaider ses droits,
 Juge intègre et vieilli dans l'étude des lois.
 On parla longuement pour éclaircir l'affaire.
 Plus on l'éclaircissait et moins elle était claire.
 La bague existait bien, mais comment la trouver?
 Tous les trois affirmaient; nul ne pouvait prouver.
 Saladin voudra bien me pardonner, j'espère,
 Si je n'y vois pas mieux que le juge et le père.

SALADIN.

Est-ce là me répondre? Eh! Nathan, les objets
 Sont si fort différens.

NATHAN.

Les mêmes à-peu-près.

Des deux parts nulle preuve et constante et réelle.
Tradition partout qu'on croit partout fidèle.
Ce qu'à l'historien nous ajoutons de foi
Est pour nous certitude, et devient notre loi.
Mes parens n'ont pas cru ce qu'ont cru tes ancêtres.
Faut-il, pour nos rabbins, abandonner tes prêtres?
Ou bien dois-je abjurer la foi de mes aïeux,
Parce que les sultans n'ont point pensé comme eux?
On peut persécuter, mais non forcer à croire.
Le cœur est toujours libre.

SALADIN.

Achève ton histoire.

NATHAN.

Chacun des trois, nommant ses frères imposteurs,
Jurait de les punir, d'employer des vengeurs,
Poignard, flamme, poison, tout ce qui peut détruire;
Car il est plus aisé d'égorger que d'instruire.

SALADIN, après un silence.

Mais le juge?

NATHAN.

Le juge! il leur dit : « Écoutez;
Ici, devant mes yeux, si vous ne présentez
Ce père, seul arbitre et témoin nécessaire,
Je ne puis débrouiller ce pénible mystère.
Pensez-vous que la bague à l'instant va parler?
Mais que dis-je? un seul fait peut tout me révéler:
La bague paternelle est facile à connaître,
Par le sublime don de faire aimer son maître;

Vous en convenez tous. Reste donc à savoir
Quelle bague a reçu ce merveilleux pouvoir ;
Quel frère dans vos cœurs obtient la préférence.
Vous n'en aimez aucun ; j'entends votre silence ;
De vos seuls intérêts je vous vois occupés ;
Vous êtes donc tous trois et trompeurs et trompés.
Par trois bagues en vain vous étonnez ma vue ;
La bague primitive est sans doute perdue :
Alors, voulant cacher la perte à ses enfans,
Le bon père aura fait tailler trois diamans. »

SALADIN.

Bien, fort bien, à merveille.

NATHAN.

« Ayez plus de prudence :

Recevez mon avis et non pas ma sentence.
Du sang qui vous unit respectez mieux les droits.
Une bague est échue à chacun de vous trois ;
Chacun de vous la tient d'un père respectable.
Croyez tous trois avoir la bague véritable.
Se peut-il qu'un vieillard qui vous a tous chéris
Ait, en faveur d'un seul, deshérité deux fils ?
D'un brillant exclusif, par un choix sacrilège,
A-t-il voulu fonder l'éternel privilège ?
Imitez envers vous son tendre attachement ;
Aimez-vous comme il fit, tous trois également,
Et prouvez cet amour par votre bienfaisance.
Consolez la douleur ; secourez l'indigence,
Dans son asile obscur cherchez l'adversité,

Et de votre manteau couvrez sa nudité.
Quand des trois diamans la céleste puissance
Aura de père en fils versé son influence,
Un juge plus habile, après mille et mille ans,
Devant ce tribunal citera vos enfans. »
Ainsi parla le juge équitable et modeste.

SALADIN.

Sage ! ils t'ont bien nommé, chaque mot me l'atteste.

NATHAN.

Si le sultan croyait pouvoir juger enfin ?
Si ce mortel promis se trouvait Saladin ?

SALADIN.

Moi, grand Dieu ! moi, Nathan ? les mille et mille années
De bien long-temps encor ne seront terminées.
Saladin n'aura pas l'audace de juger :
Et sur le tribunal un autre doit siéger.
Cet utile entretien m'a plu, je le confesse ;
Je goûte ton esprit ; j'estime ta sagesse.
Que de gens, par la haine et l'orgueil séparés,
Vivraient fort bons amis, s'ils s'étaient rencontrés !
Sans croire à ton messie, à sa terre promise,
Puisque ton cœur est bon, je suis de ton église.

NATHAN.

Sans être convaincu que l'ange Gabriel
Ait apporté jadis une plume du ciel,
Sans compter avec toi par les ans de l'hégire,
Je révère ton ame, et bénis ton empire.

SALADIN.

Nathan, sois mon ami. Viens, donne-moi ta main.

NATHAN.

Oui, j'aimerai toujours l'ami du genre humain.

SALADIN.

Je ne m'étonne plus si, depuis son enfance,
Tu n'as pas à ta fille enseigné de croyance.

NATHAN.

Un autre dans la suite exercera ces droits.

SALADIN.

Qui?

NATHAN.

Peut-être un époux.

SALADIN.

A-t-elle fait un choix?

NATHAN.

En faveur d'un chrétien je la crois décidée.

SALADIN.

D'un chrétien, me dis-tu? d'où lui vient cette idée?

NATHAN.

Va, ce jeune chrétien ne t'est point odieux :
C'est celui qui trouva grace devant tes yeux ;
La grace a rejailli sur moi, sur ma famille :
Tu conservas ses jours ; il a sauvé ma fille.

SALADIN.

Lui!

NATHAN.

Dans un incendie.

SALADIN.

A-t-il eu ce bonheur?
Comme son regard fier annonce sa valeur!
Mon frère, mon Assad, dont il offre l'image,
Aurait eu, comme lui, ce généreux courage.

NATHAN.

Quoi! de ton frère Assad il rappelle les traits!

SALADIN.

C'est lui-même. Autrefois, la fille d'un Français
Devint, m'avait-on dit, l'épouse de mon frère;
Et même il adopta la foi de l'étrangère.
Un soupçon m'est venu, peut-être sans raison.

NATHAN.

Moi, j'en sais davantage, et j'ai plus d'un soupçon:
Mais rien n'est mûr encor; il faut que je m'adresse,
Pour savoir un secret qui, je crois, t'intéresse,
A ce dom Tremendo.

SALADIN.

C'est un méchant chrétien.

NATHAN.

Malgré lui quelquefois un méchant fait du bien.

SALADIN.

Puisses-tu réussir! il est beau d'y prétendre.
Mais je veux quelquefois vous voir et vous entendre,
Toi, ton aimable fille, et ce jeune Français.
Adieu. Je dois donner l'exemple à mes sujets.
Voici pour eux, Nathan, l'heure de la prière:
Je vais offrir mes vœux à l'équitable père

Qui, sans haine et sans choix, de ses dons bienfaisans
Fit un partage égal entre tous ses enfans.

(Il sort.)

SCÈNE III.

NATHAN, MONTFORT.

NATHAN.

Souvent un homme illustre est l'ombre de sa gloire :
Mais avec tant d'éclat ne pas s'en faire accroire !
Passer sa renommée ! un vainqueur ! un sultan !
C'est que le vrai héros n'est pas un charlatan.
Allons, préparons-nous : le Templier s'avance.
En effet, c'est Assad. Oh, quelle ressemblance !
Si jeune, il paraît triste, et soupire tout bas !
Bon : l'écorce est amère, et le fruit ne l'est pas.
J'aime assez ce regard ; il est fier et sensible.
A mes vœux, chevalier, seriez-vous inflexible ?

MONTFORT.

Vous m'êtes inconnu.

NATHAN.

Je vous dois tout pourtant ;
Et je viens m'acquitter d'un devoir important.

MONTFORT.

J'ai deviné, je pense, et vous êtes le père...

NATHAN.

De la jeune Zoé, qu'une main tutélaire
Sauva d'un grand péril.

MONTFORT.

Je suis homme et chrétien ;
Je n'ai rien fait pour vous ; vous ne me devez rien.
Et moi-même, en ce temps, accablé d'infortune,
Succombant sous le poids d'une vie importune,
Je voulais, aux dépens de mes jours malheureux,
Sauver... même une juive.

NATHAN.

Atroce et généreux !
Le bienfaiteur modeste affecte ce langage.
Par un dédain féroce il échappe à l'hommage.
Permettez-moi du moins de vous interroger.
N'êtes-vous point captif, à Solime étranger ?
Pour vous prouver l'excès de ma reconnaissance
Puis-je ?...

MONTFORT.

Rien.

NATHAN.

Je suis riche.

MONTFORT.

Un juif dans l'opulence
N'en vaut pas mieux pour moi.

NATHAN.

Fermez-lui votre cœur ;
Mais ne refusez pas ce qu'il a de meilleur :
Disposez de mes biens.

MONTFORT.

De vos biens ? pour quoi faire ?

Mes désirs sont remplis, car j'ai le nécessaire ;
 Les fruits de ces palmiers servent à me nourrir,
 Et ce manteau suffit, du moins, pour me couvrir.
 Une tache peut-être a blessé votre vue ?
 Oui : lorsque je sauvai votre fille éperdue,
 Cet endroit fut brûlé.

NATHAN.

Que cet endroit est beau !
 Qu'il plaît à mes regards ! pardon : sur ce manteau
 Une larme est tombée.

MONTFORT.

Et plus d'une peut-être.

NATHAN.

Je l'ai pensé.

MONTFORT.

Quel trouble en mon ame il fait naître !

NATHAN.

Prêtez-moi ce manteau, généreux Templier :
 Oui, daignez à ma fille un moment l'envoyer.

MONTFORT.

Et que prétendez-vous ?

NATHAN.

Que sa bouche le presse ;
 Qu'elle verse à son tour des larmes de tendresse
 Sur cette tache heureuse où tombèrent mes pleurs.

MONTFORT.

Il m'attendrit ; je cède à ses accens vainqueurs.
 O Nathan, le travail vous donna l'opulence ;

Mais le Ciel vous donna cette douce éloquence.

NATHAN.

Il mit dans votre cœur la sensibilité ;
Et, si Brigitte en vain vous a sollicité,
La vertu la plus pure a fait votre rudesse ;
Vous avez craint ma fille et sa tendre jeunesse,
L'éloignement d'un père et jusqu'à vos bienfaits.

MONTFORT.

Ainsi devrait penser un chevalier français.

NATHAN.

Un chevalier français, et non pas tous les hommes ?
Ah ! la bonté du cœur nous fait ce que nous sommes.
Il est des gens de bien sous différens climats ;
Pourriez-vous en douter ?

MONTFORT.

Non, je n'en doute pas ;
Mais les signes divers marqués par la nature
Les distinguent entr'eux.

NATHAN.

La couleur, la figure ?

MONTFORT.

Il est certains pays dont le sol généreux
En grands hommes fertile...

NATHAN.

En sont-ils plus heureux ?
Songez donc qu'au grand homme il faut beaucoup de place.
Des cèdres rassemblés dans un petit espace
Se nuisent l'un à l'autre et gênent leurs rameaux.

Les grands hommes souvent furent de grands fléaux :
Mais, quant aux gens de bien, la nature féconde,
Pour s'aider, pour s'unir, les sema dans le monde.
Ah! l'orgueil est à plaindre; il ne sait point aimer.
Dans l'homme son égal l'homme doit s'estimer.
Voyez au mont Thabor si la branche hautaine
Qui s'élève et grandit sur la cime du chêne
Pour la branche d'en bas affecte des mépris :
Nés sous un même ciel, d'un même suc nourris,
Le tronc et les rameaux sont enfans de la terre.

MONTFORT.

Mais quel peuple, Nathan, sanctifia la guerre?
Quel peuple le premier, dans son orgueil cruel,
Se nomma peuple élu, peuple chéri du ciel;
Et toujours asservi, mais dominant ses maîtres,
Voulut leur imposer le dieu de ses ancêtres?
C'est le juif qui, trompant musulman et chrétien,
Osa dire avant eux : Le seul Dieu, c'est le mien.
J'ai droit de mépriser ce peuple et sa croyance.
Au pied de ses autels naquit l'intolérance.
Ainsi, par les humains les humains sont proscrits;
Par le glaive sanglant les dogmes sont écrits;
Au nom du meilleur Dieu, l'Occident sacrilège
Vint des temples chrétiens venger le privilège.
Ici même, aujourd'hui, c'est pour le meilleur Dieu...
Moi je suis templier; vous êtes juif; adieu.
Je vous laisse : oubliez ce que je viens de dire.

NATHAN.

L'oublier! vous voulez en vain me le prescrire;
Et c'est de ce moment que je m'attache à vous.
Mon peuple! votre peuple! Eh! sont-ils donc à nous?
Fûmes-nous consultés en recevant la vie?
Qui de nous peut choisir son peuple et sa patrie?
Nos parens à leur gré font un juif, un chrétien;
Différence de mots. Dieu fait un homme. Eh bien!
Laissons se disputer Jérusalem et Rome.
Si dans vous, templier, mon cœur trouvait un homme
Qui d'un titre nouveau voulut se contenter?....

MONTFORT.

Vous le trouvez, Nathan; vous pouvez y compter.
Vous trouvez plus encore; un ami: je veux l'être.
Malheur à l'insensé qui peut vous méconnaître.

NATHAN.

Je puis donc à Zoé porter un peu d'espoir?

MONTFORT.

Épargnez-moi, Nathan: voudra-t-elle me voir?

NATHAN, apercevant Zoé à la fenêtre.

Mais déjà, ce me semble, elle vient nous entendre.
Ma fille, auprès de nous tu peux enfin descendre.
Vous ne m'avez pas dit votre nom, chevalier?
C'est un point délicat que j'allais oublier.

MONTFORT.

Olivier de Montfort.

NATHAN.

Montfort!

MONTFORT.

Oui.

NATHAN.

De Valence?

MONTFORT.

Il est vrai.

NATHAN.

Votre père a vu le jour en France?

MONTFORT.

Pourquoi ces questions?

NATHAN.

Pourquoi cet embarras?

MONTFORT.

Quelquefois on croit voir...

NATHAN.

Ce qu'on ne cherchait pas.

Vous avez un secret; demeurez-lui fidèle.

Voici ma fille, adieu. Je vous laisse auprès d'elle.

Je ne veux point gêner les mouvemens heureux

D'un cœur reconnaissant et d'un cœur généreux.

Je porte avec orgueil le beau nom de son père:

Vous, son libérateur, soyez pour elle un frère.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MONTFORT, ZOÉ.

MONTFORT.

Un frère ! ah ! plus encor. Mais, Zoé, vous tremblez !
Zoé, ne fuyez point, calmez vos sens troublés.

ZOÉ.

C'est vous !

MONTFORT.

Moi.

ZOÉ.

Vous ! si tard !

MONTFORT.

Ce reproche m'enchanté.

Que ses regards sont doux ! que sa voix est touchante !

ZOÉ.

Ces regards, cette voix vous ont cherché long-temps :
Vous étiez occupé de soins plus importants ;
Et, même, à vous revoir je n'osais plus prétendre.
Vous ne répondez pas ?

MONTFORT.

J'aime mieux vous entendre.

ZOÉ.

Braver les feux ! la mort ! un chevalier chrétien
Le peut... pour une juive... et quelquefois pour rien.

MONTFORT.

Brigite a répété... Quel était mon délire !

Z O É.

Ce qu'elle a répété, vous avez pu le dire.

MONTFORT.

Je suis vaincu, puni : c'est assez vous venger.
Juste ciel ! à ce point j'osais vous affliger !
Je ne mérite pas le pardon que j'implore.

Z O É.

Ne vous grondez pas tant ; c'est m'affliger encore.

MONTFORT.

Ah ! votre ame est sensible autant que votre voix.
Vous me pardonnez donc ?

Z O É.

Oui, puisque je vous vois.

Vous allez me trouver bien simple et bien naïve ;
Mais Brigitte est chrétienne, elle est persuasive.
D'après tous ses discours, je croyais bonnement,
Et cette vision m'agitait en dormant...
Vous riez ?

MONTFORT.

Achevez.

Z O É.

Que, durant l'incendie,
Celui dont les secours m'avaient sauvé la vie...
Était... vous allez rire... était mon ange... à moi.

MONTFORT.

A cet ange gardien vous n'avez plus de foi,
Et votre ame, en dormant, n'en est plus agitée ?

Z O É.

Non, mon ange gardien ne m'eût jamais quittée.

MONTFORT.

Quoi! même en la sauvant je ne la voyais pas!
J'ignorais quel trésor j'arrachais au trépas!
Ai-je compté sans elle un jour digne d'envie?
Non; c'est en ce moment que je connais la vie;
Et, loin d'elle égaré...

Z O É.

J'avais un sort plus doux :
Vous étiez loin de moi; j'étais auprès de vous,
Quand le vent du désert, soufflant avec furie,
De sables enflammés inondait la Syrie;
Quand la pluie et la foudre et les noirs aquilons
Des monts retentissans fondaient sur les vallons,
Je disais, il me fuit: au moins a-t-il au monde
Des secours, un asile, un cœur qui lui réponde.
Mais il veille sur moi; je ne l'ai point perdu;
Paisible dans le ciel dont il est descendu,
Sans doute il quitterait sa patrie immortelle,
Pour me placer encor sous l'abri de son aile.
De ses regards sauveurs mes pas sont entourés.
Cent fois, dans les instans au repos consacrés,
Livrant mon ame entière à votre bienfaisance,
De mon soutien chéri j'ai rêvé la présence.
Cent fois de ma fenêtre, au moment du réveil,
Quand l'air frais du matin, quand les feux du soleil
Venaient sourire au ciel et consoler la terre,

J'ai vu, sous les palmiers, dans le champ solitaire,
 Briller le manteau blanc de mon libérateur.
 Mes yeux, suivant partout cet astre bienfaiteur,
 Ont gravi sur le mont, ont parcouru la plaine.
 Quand des derniers rayons la lumière incertaine
 Rougissait par degrés les sommets du Thabor,
 Après vous, sur vos pas, mes yeux couraient encor.
 Quand la nuit s'étendait sur la voûte étoilée,
 Seule, aux palmiers, aux vents, à l'ombre, à la vallée,
 A la colline absente adressant mes adieux,
 Pour vous voir plus long-temps je regardais les cieux.

MONTFORT.

O pure et douce ivresse! ô candeur ingénue!
 Pour punir un ingrat qui vous a méconnue,
 C'est vous qui de ses torts daignez le consoler!
 Zoé! de mon bonheur voulez-vous m'accabler?
 Ah! mon cœur ignorait jusques à l'espérance;
 Tu m'as guidé, grand Dieu! des rives de la France:
 Ta bonté désarmait le bras de mon vainqueur,
 Pour sauver par mon bras cet objet enchanteur.
 Achève, et que Zoé ne me soit plus ravie;
 Zoé, le charme unique et l'ame de ma vie.
 Que Saladin me compte au rang de ses sujets;
 Qu'il conserve un empire où règnent ses bienfaits;
 Moins grand, mais plus heureux, je ne veux d'autre empire
 Que le toit qu'elle habite et l'air qu'elle respire.
 Et vous, exaucez-moi; vous, daignez confirmer
 Ces vœux d'un cœur brûlant que je viens de former.

Vous avez sur mes jours une entière puissance.
Le vertueux Nathan vous donna la naissance;
Qu'il soit aussi mon père, et que des nœuds chéris...

ZOÉ.

Le sauveur de sa fille est devenu son fils.
N'exigez pourtant pas que ma bouche prononce:
C'est à Nathan qu'il faut demander la réponse.

MONTFORT.

Souffrez donc que je cède à mon empressement.
Pour ne vous plus quitter, je vous quitte un moment.
Puisse un père accueillir l'hommage le plus tendre!
Au fortuné Montfort puisse-t-il faire entendre
Ce nom sacré de fils, ce nom tant souhaité,
Aussi cher à mon cœur qu'il fut peu mérité!



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, NATHAN.

MONTFORT.

SA grace, sa beauté, sa candeur ingénue
Ont porté dans mon ame une ivresse inconnue.
Je ne vois que Zoé: toujours, oh! oui, toujours
Auprès d'elle, avec vous, s'écouleront mes jours.
N'est-il pas vrai, Nathan?

NATHAN.

Vous la verrez sans cesse.
Vous lui devez, Montfort, toute votre tendresse.

MONTFORT.

O mon père!

NATHAN.

Un tel nom...

MONTFORT.

Vous en êtes surpris?

NATHAN.

Cher et brave jeune homme!

MONTFORT.

Et non pas votre fils!

NATHAN.

Mon ami.

MONTFORT.

Votre fils!

NATHAN.

Mon bienfaiteur.

MONTFORT.

Encore!

Et votre fils, Nathan, ce fils qui vous implore,
 Aura-t-il vainement embrassé vos genoux?

NATHAN.

Un moment, chevalier; arrêtez; levez-vous.

MONTFORT.

On peut rester sans honte aux genoux de son père.

NATHAN.

Levez-vous, quelle ardeur! quel bouillant caractère!
 Et cette croix, Montfort, ces vœux d'un chevalier?

MONTFORT.

Zoé, d'un seul regard, m'a fait tout oublier.
 M'opposez-vous des vœux dictés par l'imprudence,
 Que, sans le concevoir, bégaya mon enfance?

NATHAN.

Non. Mais dois-je répondre à ceux de votre amour,
 Sans savoir quel Montfort vous a donné le jour?

MONTFORT.

Eh! qu'importe?

NATHAN.

Oh! beaucoup, beaucoup, je vous assure.

MONTFORT.

Ainsi vous repoussez la voix de la nature!
Vous divisez, Nathan, deux cœurs faits pour s'aimer.

NATHAN.

Je ne divise point, mais je veux m'informer.
Montfort, ce nom de père, il m'est doux de l'entendre.
A l'accepter de vous si je pouvais prétendre,
En comblant vos desirs, je serais trop heureux.
Mais je me suis chargé d'un devoir rigoureux :
Je veux jusqu'à la fin le remplir avec zèle;
Et je cours sans tarder où ce devoir m'appelle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

BRIGITE.

Eh bien, Nathan vous quitte, et vos vœux sont remplis.

MONTFORT.

J'implorais à ses pieds le tendre nom de fils :
Je n'ai pu l'obtenir.

ZOÉ.

De Nathan! de mon père!

MONTFORT.

Oui, si je veux l'en croire, il est bon qu'il diffère.

BRIGITE.

Et quel est son prétexte?

MONTFORT.

Un devoir important.

BRIGITE.

Vous saurez son secret. Jurez auparavant
D'aimer toujours Zoé, de la prendre pour femme,
De faire son bonheur, et de sauver son ame.

MONTFORT.

Mais son père, avant tout, voudra-t-il consentir?...

BRIGITE.

Il y sera forcé : j'ose le garantir.

MONTFORT.

Il y sera forcé ! j'ai peine à te comprendre.
Forcé, dis-tu ? son père ?

BRIGITE.

Eh oui : forcé de rendre
Ce qui n'est point à lui. Pourquoi dissimuler ?
C'est là le grand secret que Nathan veut céler :
Sa Zoé n'est point juive.

MONTFORT.

Elle est...

BRIGITE.

Elle est chrétienne.

MONTFORT.

Fort bien. Sa piété fait honneur à la tienne :
Tu sais donc convertir ?

BRIGITE.

Ne ferais-je pas bien ?

Mais vous n'entendez pas : elle est d'un sang chrétien.

MONTFORT.

Nathan, le bon Nathan, lui cacha sa naissance ?

BRIGITE.

Jamais de ses parens elle n'eut connaissance.

On ne sait point leur nom, leur foi, ni leur destin ;

Mais elle est bien chrétienne, et rien n'est plus certain ;

Car c'est chez les chrétiens que Nathan l'a trouvée ;

Et c'est par un chrétien que Dieu l'a conservée.

Z O É.

Brigite aurait bien dû renfermer ce secret ;

Et son excès de zèle est au moins indiscret.

Restez ici, Montfort ; je vais chercher mon père ;

Son cœur n'est point changé ; c'est en lui que j'espère.

A lui seul est le droit de choisir mon époux.

Si Nathan m'aime encor, Nathan sera pour vous.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

MONTFORT.

Quel étrange secret m'a confié Brigitte !

J'en tirerai parti : la chose le mérite.

Nathan peut-il forcer la fille d'un chrétien ?

Mon bon religieux saurait... Il ne sait rien.

Mais, le voici, je pense ; il est en compagnie.

Quel est ce court vieillard à mine rebondie ?
Il a l'air de se plaindre et de gronder tout bas,
Et ses nombreux valets semblent compter ses pas.
De pompeux vêtemens, une allure hautaine !
Un regard dédaigneux, hypocrite avec peine !
Oh ! c'est le patriarche ; il n'en faut point douter.
Sans lui nommer personne, on peut le consulter.

SCÈNE IV.

MONTFORT, DOM TREMENDO, F. BONHOMME,

SUITE.

DOM TREMENDO, *bas à frère Bonhomme.*

Oui, vous avez manqué de courage et d'adresse.

F. BONHOMME.

Il est vrai ; j'ai tremblé, j'ai rougi.

DOM TREMENDO.

Pauvre espèce !

MONTFORT, *à part.*

Ils sont fort occupés ; différons un moment.

F. BONHOMME.

Je n'ai pas eu le don de mentir saintement.

DOM TREMENDO.

A quoi vous sert le froc ?

F. BONHOMME.

Oh ! la mauvaise honte !

DOM TREMENDO.

Sottise.

F. BONHOMME.

Vous plaît-il de régler notre compte ?

Pour trois commissions...

DOM TREMENDO.

D'un succès malheureux.

F. BONHOMME.

Trois écus parisis.

DOM TREMENDO.

Tenez.

F. BONHOMME.

C'est encor deux :

Car un et deux font trois.

DOM TREMENDO.

Pas toujours.

F. BONHOMME, à part.

Il m'effraie.

DOM TREMENDO.

C'est un de temps en temps.

F. BONHOMME.

C'est trois, quand on nous paie.

DOM TREMENDO.

Oui, c'est trois, j'en conviens, lorsqu'on a réussi.

Tant tenu, tant payé. L'Église en use ainsi.

Devenez plus habile : en rendant un service,

Qui sait ? frère Bonhomme aurait un bénéfice ;

Mais il tremble, il rougit ; il ne sait point mentir.

Oh ! nous n'en ferons rien ; rien, pas même un martyr.

F. BONHOMME.

Tant mieux.

MONTFORT, s'approchant de dom Tremendo.

A vos regards puis-je un instant paraître?

DOM TREMENDO.

La croix! le manteau blanc! tout jeune! ah! c'est peut-être...
Oui, c'est le Templier.

F. BONHOMME.

C'est lui, mon révérend.

DOM TREMENDO.

Écoutez, observez, voyez comme on s'y prend.

F. BONHOMME.

Bon.

DOM TREMENDO, à Montfort.

Nous vous chérissons; Saladin vous honore;
C'est le secret du ciel qui nous protège encore.
De la cause de Dieu vous serez le soutien,
La fleur des chevaliers, l'honneur du nom chrétien.

MONTFORT.

Je demande...

DOM TREMENDO.

Ah! voyons.

MONTFORT.

Ce qui manque à mon âge :

Des conseils.

DOM TREMENDO.

C'est parler en jeune homme bien sage;
Mais il faudra les suivre.

MONTFORT.

Aussi tel est mon vœu.
En pensant avec vous, en raisonnant un peu...

DOM TREMENDO.

Penser est dangereux; raisonner, inutile;
Croire, c'est ce qu'il faut: croire est bien plus facile.

MONTFORT.

Me commanderiez-vous de croire aveuglément?

DOM TREMENDO.

La raison quelquefois est bonne assurément.
Employez la raison dans les choses vulgaires;
Mais, hors du temporel, dans toutes les affaires
De Dieu, de son Église, elle est hors de saison.

F. BONHOMME.

Que de gens sont damnés pour avoir eu raison!

DOM TREMENDO.

Ah! pas mal.

MONTFORT.

Est-il vrai? c'est un malheur étrange.

DOM TREMENDO.

Rien n'est plus vrai. Si Dieu vous envoyait un ange;
Et tout ministre saint, confesseur de la foi,
Est un ange; si Dieu, qui vous adresse à moi,
D'une grande action vous déclarait capable,
On ne vous verrait point, par un orgueil coupable,
Opposer la raison à ce maître divin
Qui créa la raison dont vous êtes si vain.
Un jour sur ce point là nous reviendrons, j'espère.

Il vous faut des conseils. Sur quel sujet ?

MONTFORT.

Mon père,

Je suppose qu'un juif appelle son enfant
Une fille, un objet aimable, intéressant,
A l'ingénuité joignant une ame active,
A la beauté qui plaît la grâce qui captive :
Si la nature entr'eux ne forme aucun lien,
Et si c'est, en un mot, la fille d'un chrétien ;
Si, trouvée, enlevée aux jours de son enfance,
Elle ignore sa foi, ses parens, sa naissance... ?

DOM TREMENDO.

Vous me faites frémir en me parlant ainsi.
Voyons, expliquez-vous : qu'est-ce que tout ceci ?
Procédons dans un ordre et clair et méthodique :
Mon fils, la chose est grave. Est-elle hypothétique ?
Ou bien, si c'est un fait arrivé récemment,
Et qui peut-être encore arrive en ce moment ?

MONTFORT.

Cela doit être égal. Quelle est votre pensée ?

DOM TREMENDO.

Égal ! erreur, mon fils ! Hérésie insensée !
De la fière raison voyez donc les excès :
Quand il s'agit du ciel et de ses intérêts,
Égal ! eh non, vraiment : c'est chose nécessaire
Que de savoir du moins sur quoi l'on délibère.
Certes, il ne faut pas grande réflexion
Pour un pur jeu d'esprit, pour une fiction ;

Mais, si ce n'était pas une simple hypothèse;
Si le cas arrivait dans notre diocèse;
Alors... Oh! nous verrions...

MONTFORT.

Alors? eh bien?

DOM TREMENDO.

Alors

On poursuit, on dénonce, on appréhende au corps...

MONTFORT.

Ciel!

DOM TREMENDO.

Le juif prévenu de ces délits énormes.

MONTFORT.

De grace...

DOM TREMENDO.

Point de grace: un procès dans les formes.

MONTFORT.

Si...

DOM TREMENDO.

L'on fait un exemple utile et signalé.

MONTFORT.

Il faut d'abord...

DOM TREMENDO.

Il faut que le juif soit brûlé.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Des saints canons tel est l'arrêt suprême
Contre tout juif, impur et frappé d'anathème,
Qui commet envers Dieu l'effroyable attentat

De corrompre un chrétien, d'en faire un apostat.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Remarquez bien qu'à l'égard de l'enfance
Tout, de la part du juif, est censé violence.

MONTFORT.

Si l'enfant périssait, quand un zèle attentif
S'intéresse...

DOM TREMENDO.

J'entends : mais on brûle le juif.'

MONTFORT.

Brûlé! pour avoir eu l'ame honnête et bien née!
Pour avoir secouru la jeune infortunée!

DOM TREMENDO.

Zèle impie, indiscret! pourquoi la secourir?
Il était plus humain de la laisser mourir :
Sa mort valait bien mieux que sa perte éternelle.
Dieu ne veillait-il pas? sa bonté paternelle,
Sans le secours du juif, pouvait la conserver.

MONTFORT.

Eh bien! malgré le juif, il peut donc la sauver.

F. BONHOMME.

C'est embarrassant.

DOM TREMENDO.

Paix.

MONTFORT.

Un peu plus d'indulgence.

S'il n'éleva l'enfant dans aucune croyance;
Si, lui laissant le choix d'un système adoptif...

DOM TREMENDO.

Oh! c'est alors surtout que l'on brûle le juif.
Oui! des enfans chrétiens c'est ainsi qu'on dispose!
Passe pour juive encor: c'est croire à quelque chose.
Tout en brûlant le juif, on aurait pu... mais rien!
Ne rien croire du tout! nous l'empêcherons bien.
Adieu.

MONTFORT.

Ce que j'ai dit vaut-il qu'on s'en occupe?
Un problème!

DOM TREMENDO.

A résoudre. Oh! je ne suis point dupe.
Je prétends que le juif soit cité devant moi.
Élever des enfans qui n'ont ni foi ni loi!
Un bel auto-da-fé nous en fera justice.
Il faut qu'en tous les points le traité s'accomplisse:
J'en ai l'original écrit sur parchemin,
Bien scellé, bien signé: Philippe et Saladin.
Je devine les noms qu'on ne veut pas m'apprendre;
Le sultan me verra; je lui ferai comprendre
Qu'un aussi grand scandale anéantit les mœurs;
Qu'un sultan qui permet de pareilles horreurs
Compromet son salut, ses intérêts, sa gloire;
Qu'un trône est renversé dès qu'on peut ne rien croire;
Qu'il y va de ses jours, et qu'à moins d'être un sot
Qui veut régner en paix veut un peuple dévot.

(Il sort avec F. Bonhomme et la suite.)

SCÈNE V.

MONTFORT, SALADIN.

MONTFORT.

En qualité de moine, il est impitoyable :
C'est bien , si diable y a , le pontife du diable.
Mais Saladin pensif vient d'un autre côté,
Seul... et qu'a-t-il besoin d'un éclat emprunté ?
Sultan, ton prisonnier...

SALADIN.

Toi ! ce nom m'humilie.

Je puis te rendre libre, ayant sauvé ta vie ;
Tu l'es dès ce moment, jeune et brave chrétien ;
Mais j'envie aux Français un cœur tel que le tien.
Voilà bien mon Assad ! c'est son image entière ;
C'est sa voix , son courage, et sa franchise altière :
Tel que je l'ai connu, je le retrouve en toi.
Je puis te dire : Assad, qu'as-tu fait loin de moi ?
Quel dieu conservateur te rend à ma tendresse ?
Quel souffle a rafraîchi ces fleurs de ta jeunesse ?
Du long sommeil d'Assad quels lieux furent témoins ?
Dans ce rêve enchanteur tout n'est pas rêve au moins.
Le temps fuit : j'ai vieilli ; mais les rides de l'âge
N'ont point sur mon Assad étendu leur outrage.
Aux jours de mon printemps je l'ai vu se flétrir ;
Mon automne embelli le verra refleurir.

Le veux-tu ?

MONTFORT.

Mais ta loi...

SALADIN.

Tu vivras dans la tienne,
Libre aux bords du Jourdain comme aux bords de la Seine.
Je ne demande point de raisins au pommier,
De datte au sycomore et d'olive au palmier.

MONTFORT.

Sans cela, serais-tu si bon, si magnanime ?

SALADIN.

C'est toi que la bonté, toi que la gloire anime.

MONTFORT.

Moi !

SALADIN.

N'as-tu pas sauvé la fille de Nathan ?
Une fille charmante !

MONTFORT.

On t'a dit vrai, sultan :
Elle charme, elle est belle ; et j'ai sauvé sa vie.
J'accours, à la lueur d'un horrible incendie,
Chez Nathan : c'est ce juif que je ne connais pas.
Le hasard, qui souvent paraît guider nos pas,
Veut que mon action tourne à son avantage.

SALADIN.

Ton action est belle, et le hasard bien sage :
Il guide donc les pas d'un chevalier chrétien !
Le hasard t'a conduit chez un homme de bien.

MONTFORT.

Trop souvent le même homme a différentes faces.

SALADIN.

Attachons-nous au fond et non pas aux surfaces.

D'un examen stérile à quoi bon te charger ?

Jouis, et bénis Dieu, qui sait tout arranger.

Mais, jeune homme, je crains cette rigueur extrême.

Je ne suis pas toujours d'accord avec moi-même,

Et j'ai bien quelquefois mes différens côtés.

MONTFORT.

Mais tu n'as pas du moins des dehors affectés,

L'étalage imposteur d'une sagesse austère.

SALADIN.

A qui donc en veux-tu ? pourquoi tant de mystère ?

Des soupçons sur Nathan ! qui pourrait t'en donner ?

MONTFORT.

Lui ? J'ai droit de me plaindre et de le soupçonner.

Il était loin d'ici. Cette fille si belle,

Cette Zoé... tu sais ce que j'ai fait pour elle ;

Français et Templier, j'ai rempli mon devoir.

J'avais, depuis ce temps, refusé de la voir.

Que je rougis !

SALADIN.

De quoi ? d'avoir été sensible

Pour une juive ? toi ! le scrupule est risible.

J'ignorais que le cœur eût des opinions.

MONTFORT.

Je rougis de céder à des impressions

Dont j'avais si long-temps méprisé la puissance ;
 D'avoir été vaincu sans faire résistance.
 Par un discours flatteur le père me séduit,
 Me parle de Zoé, près d'elle me conduit.
 Cet instant me soumet au pouvoir d'une femme ;
 Une seconde fois j'ai traversé la flamme :
 Mon cœur a tout senti, ma bouche a tout osé :
 J'ai demandé sa main ; Nathan m'a refusé.

SALADIN.

Refusé !

MONTFORT.

Pas encor ; mais il procède en forme.
 Il faut, auparavant, qu'il pense, qu'il s'informe.
 Il veut y réfléchir. Eh ! n'a-t-il pas raison ?
 Moi-même, quand le feu consumait sa maison,
 Quand j'entendais les cris de sa fille expirante,
 Avant de m'élancer dans la fournaise ardente,
 J'ai réfléchi long-temps, comme il fait aujourd'hui ;
 Je me suis à loisir informé comme lui.
 Nathan est bien heureux d'avoir tant de prudence.

SALADIN.

Ta plainte est trop amère : allons, de l'indulgence ;
 Montre au moins pour son âge un peu plus de respect.
 Je vois dans tout ceci le vieillard circonspect,
 Mais non le sot crédule ou le lâche hypocrite.
 Crois-tu donc qu'il voudra te faire israélite ?

MONTFORT.

Je ne répondrais pas que ce fût son projet ;

Mais certains préjugés, sucés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.
Et qu'importent les ris d'une feinte sagesse?
En riant de ses fers, cesse-t-on d'en porter?

SALADIN.

Cette remarque est mûre et bonne à méditer.

MONTFORT.

Si le sage Nathan, si ce parfait modèle,
A l'esprit de sa secte aveuglément fidèle,
Fronçant nos préjugés, mais esclave des siens,
Détournait de leur foi les filles des chrétiens;
Si, les faisant chercher dès leur plus tendre enfance,
Il trompait à loisir leur crédule innocence,
Que dirais-tu, sultan?

SALADIN.

Mais, je n'en croirais rien.

MONTFORT.

Je saurai me venger.

SALADIN.

Sois tranquille, chrétien.

MONTFORT.

Ce reproche m'accable, et je sens sa puissance.
Si je savais comment dans cette circonstance
Assad en eût agi?

SALADIN.

Pas beaucoup mieux, je crois.
Il se fût emporté peut-être autant que toi.
A lui tant ressembler qui donc a pu t'instruire?

Comme toi, par un mot, il savait me séduire.
 Si contre mon Nathan tu n'es point prévenu,
 Son caractère encor ne m'était pas connu.
 Mais il est mon ami ; tu l'es aussi sans doute :
 Ne restez pas brouillés sans vous entendre. Écoute :
 Laisse-moi prendre au moins quelques renseignemens.
 Tes moines tracassiers, dans leurs emportemens,
 Voudraient, contre ce juif, armer l'Asie entière.
 Un chevalier n'est pas chrétien à leur manière :
 Prompt à rendre service, et lent à se venger...

MONTFORT.

Plus loin qu'il ne fallait j'ai pensé m'engager :
 Du vieux dom Tremendo si l'âpre caractère
 Ne m'avait effrayé...

SALADIN.

Comment, dans ta colère,
 Sans m'avoir consulté, tu t'adresses d'abord
 Au patriarche ?

MONTFORT.

Eh ! oui. C'est un premier transport ;
 J'en rougis à tes yeux ; je me sens bien coupable,
 Si ton Assad en moi n'est plus reconnaissable.

SALADIN.

Ta crainte et ta pudeur me l'ont déjà rendu.
 Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

SCÈNE VI.

SALADIN, MONTFORT, NATHAN, ZOÉ,
BRIGITE, DOM TREMENDO, F. BONHOMME.

NATHAN, à Saladin.

Permetts.

SALADIN.

Nathan lui-même, et sa fille, je pense.

MONTFORT.

C'est elle.

SALADIN.

Que d'attraits ! quelle aimable innocence !
Que son père est heureux ! Zoé, plus je vous vois...
Pardonnez-moi ces pleurs ; je fus père autrefois.

ZOÉ.

Je n'éprouvai jamais d'émotion plus tendre.

DOM TREMENDO.

Je dénonce Nathan.

SALADIN.

Nathan !

NATHAN.

Daigne m'entendre.

DOM TREMENDO.

Je réclame vengeance.

SALADIN.

Un patriarche !

NATHAN.

Je réclame justice.

Et moi,

SALADIN.

Et tu l'auras. Pourquoi
Dénoncez-vous Nathan ?

DOM TREMENDO.

Zoé n'est point sa fille :
Elle ignore son nom, son pays, sa famille,
Son Dieu.

SALADIN.

Qui vous l'a dit ?

DOM TREMENDO.

Ce jeune Templier
Sait bien tout le secret.

SALADIN.

Est-il vrai, chevalier ?
De qui le tenez-vous ?

BRIGITE.

Pardon.

NATHAN.

De vous, Brigitte ?

SALADIN.

Et vous, d'un tel secret qui vous avait instruite ?

NATHAN.

Moi-même.

BRIGITE.

Trop de zèle...

NATHAN.

Est souvent dangereux :
Le tien n'aura pourtant que des effets heureux.

SALADIN.

Mais adoptive ou non , cette Zoé si chère ,
Pourquoi crains-tu , Nathan , de l'unir...

NATHAN.

A son frère.

SALADIN, MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

Se peut-il ?

NATHAN.

Je le crois. Votre nom , votre sort ,
Chevalier , quels sont-ils ?

MONTFORT.

Olivier de Montfort ;
Tel est mon nom. Ces lieux ont vu mourir mon père.

NATHAN.

Ne l'ont-ils point vu naître ?

MONTFORT.

On le disait. Ma mère
Déposa mon enfance au sommet du Thabor,
Dans l'hospice sacré que l'on habite encor.
Elle revit bientôt les rives de la France.
Par elle transporté dans les murs de Valence,
De là , près de Philippe à la cour amené,
J'y devins orphelin , sans être abandonné ;
Mais , né d'une Française , au fond de la Syrie,
L'instinct me commandait de revoir ma patrie.

Admis, depuis six mois, parmi les Templiers,
 Je suivis l'étendard des jeunes chevaliers
 Qui, dans les derniers temps, vinrent sur ce rivage
 Illustrer sans succès un injuste courage.
 Je fus pris au combat par un gros d'ennemis.
 Saladin sait le reste.

SALADIN.

Aujourd'hui, j'en frémis :
 D'après ce que j'entends, j'ai pu commettre un crime.

NATHAN.

On t'avait dit qu'Assad épousa dans Solyme...

SALADIN.

Une jeune Française.

DOM TREMENDO.

Et mourut bon chrétien.

F. BONHOMME.

Ah ! comme il était sage ! et comme il voyait bien !

SALADIN.

Mais, du nom de sa femme avait-on connaissance ?

NATHAN.

On l'appelait Montfort ; elle était de Valence.

SALADIN.

Eufans, enfans chéris, que je presse en mes bras,
 Seriez-vous, tous les deux, fils de mon frère ?

MONTFORT.

Hélas !

DOM TREMENDO.

Ce moine peut donner quelque nouvel indice.

F. BONHOMME.

Quinze ans déjà passés, le soir, en notre hospice,
Une dame française amena deux enfans :
Une fille, un garçon : le garçon de quatre ans,
La fille de six mois. Servant du monastère,
Je n'ai pu du secret être dépositaire.
Leurs noms et leurs destins ne me sont pas connus ;
Le gardien savait tout ; mais ce gardien n'est plus.

NATHAN.

Frappé de certains bruits, au bout de deux années,
J'allai voir ces enfans ; mais de leurs destinées
Tout vestige à l'hospice était anéanti ;
Et le jeune Olivier lui-même était parti.
Étonné qu'on l'eût seul amené dans la France,
D'une bonne action je conçus l'espérance :
Au sein de ma maison je recueillis la sœur,
Zoé, qui sur mes jours versa tant de douceur,
Zoé qui fut ma fille.

ZOÉ.

Et qui veut toujours l'être.

SALADIN.

Ah ! que la vérité se fasse mieux connaître.
Nulle preuve !

DOM TREMENDO.

Un instant. Nous en avons, je croi.
Quand j'ai quitté Montfort, ce juif était chez moi ;

Il venait m'informer de sa fausse démarche.
 J'ai répondu qu'au temps du dernier patriarche
 On avait de l'hospice, et par un ordre exprès,
 Porté chez ce prélat le dépôt des secrets ;
 Qu'il avait lui, le juif, tenté la Providence,
 Commis par des bienfaits le péché d'imprudence,
 Par des soins réprochés blessé nos saintes lois ;
 Que le grand Saladin protégerait nos droits ;
 Qu'un juif ne doit jamais adopter que des juives.
 Enfin, j'ai devant lui fouillé dans nos archives.
 En ce coffret d'ébène un papier s'est trouvé.
 Au dos est en français : Olivier et Zoé.
 Plus bas en syrien, d'un petit caractère,
 On lit : « De cet écrit respectez le mystère.
 « D'un enfant que l'on pleure il fera le destin ;
 « Remettez, sans l'ouvrir, la lettre à Saladin. »
 Les cachets sont entiers. Daignez les rompre, et lire.

SALADIN.

C'est la main de mon frère ! à peine je respire.
 « O Frère bien aimé, cet écrit précieux
 « N'affligera point ta grande ame.
 « Delphine de Montfort a dessillé mes yeux :
 « Persuadé par elle, en la prenant pour femme,
 « Ton Assad a quitté la foi de ses aïeux.
 « En attendant que sur la terre
 « La paix descende, enfin, des cieux ;
 « Nous sauvons deux enfans des périls de la guerre.
 « Peut-être dans Solyme ils trouveraient la mort.

« L'un d'eux est notre fils, Olivier de Montfort ;
 « Zoé, seul rejeton d'une auguste famille,
 « Des fils ravis à ton amour
 « Pourra te consoler un jour :
 « Zoé n'est point Zoé, mais Selima ta fille. »

TOUS.

Ciel !

SALADIN.

Selima ! rends-moi mes enfans malheureux ;
 Viens tarir tous les pleurs que j'ai versés pour eux.
 Montfort, je te la donne. Assad, ô mon cher frère,
 Tu me conservais donc le bonheur d'être père !

ZOÉ.

Olivier !

MONTFORT.

Selima ! vous n'êtes point point ma sœur.

NATHAN.

Mes désirs sont comblés : ce n'était qu'une erreur.

F. BONHOMME.

C'est pourtant bien dommage ; elle n'est pas chrétienne.

NATHAN.

Sultan, reprends ta fille.

SALADIN.

Elle est aussi la tienne.

NATHAN.

J'habitais avec elle ; il faut nous séparer.

Z O É.

Jamais.

SALADIN.

Avec nous trois tu viendras demeurer.

BRIGITE.

Et moi donc ?

Z O É.

Viens aussi.

BRIGITE.

Puis-je vivre loin d'elle ?

SALADIN.

Venez, aimez-la bien, mais calmez votre zèle.

D O M T R E M E N D O.

Le bon cœur !

SALADIN.

Et, Nathan, que dites-vous du sien ?

D O M T R E M E N D O.

On n'est pas, quoique juif, un plus homme de bien.

SALADIN.

Ainsi, vous l'absolvez du péché d'imprudence ?

D O M T R E M E N D O.

Ah ! du Dieu des Chrétiens je vois la providence.

SALADIN.

Souffrez, dom Tremendo, qu'il soit le Dieu de tous.

Le soleil qu'il créa luit pour vous et pour nous.

Célébrons cependant cette heureuse journée ;

Par un banquet d'amis qu'elle soit terminée.

Là, sans vouloir du ciel régler les intérêts,

Soyons, en nous aimant, dignes de ses bienfaits.

Le reste, à Saladin passez quelque hérésie,

Le reste est habitude, intérêt, fantaisie.

Sur ce point délicat si l'on veut s'accorder,

L'État doit tout permettre, et ne rien commander.



TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

AVERTISSEMENT de l'éditeur	Page 1
CYRUS. — ANALYSE de Cyrus, par M. Sauvo	9
CYRUS, tragédie en cinq actes	19
PHILIPPE II, tragédie en cinq actes	89
BRUTUS ET CASSIUS. — Épitre dédicat. à mon frère.	185
BRUTUS ET CASSIUS, tragédie en trois actes	197
TIBÈRE, tragédie en cinq actes	247
OEDIPE-ROI, tragédie en cinq actes	327
OEDIPE A COLONE, tragédie en cinq actes	391
ÉLECTRE, tragédie non terminée	443
NATHAN LE SAGE, drame en trois actes	469
